
ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ

BULLETIN TRIMESTRIEL

Editorial

A l'occasion du centenaire de la première édition du Kalevala, l'épopée nationale finnoise, M. Auguste Bricteux nous fait faire connaissance avec une littérature populaire, reflet de la vie finlandaise et de la nature sauvage de cette contrée nordique.

Nous devons faire écho à la cérémonie qui, tout récemment, a réuni les anciens élèves du Maître de la philologie romane en Belgique pour inaugurer le buste de M. Maurice Wilmotte. On trouvera dans ce fascicule le texte du discours de M. Georges Doutrepont qui, en des termes aussi élevés que spirituels, a su évoquer l'œuvre et l'enseignement du héros de la manifestation.

La mort de Léon Fredericq laisse au sein des Amis de l'Université un vide effroyable. M. Jacques Roskam a retracé la vie et rappelé les travaux de l'illustre physiologiste en disciple non moins fervent que compétent.

LA RÉDACTION.

Essai sur l'Épopée Finnoise à l'occasion du Centenaire du Kalevala

Il y a juste cent ans qu'a paru la première édition du Kalevala, cette épopée nationale si intéressante, grâce à laquelle l'idiome finnois, jusque-là patois sans littérature, a conquis d'emblée, et pour toujours, ses titres de noblesse.

Il y a trois ans, répondant à l'appel de mon ami, Henri Grégoire, j'ai collaboré à un cycle de conférences sur l'épopée, où j'ai eu pour tâche de faire connaître à mes auditeurs l'épopée iranienne ⁽¹⁾ et aussi l'épopée finnoise. On s'étonnera peut-être de me voir aborder un sujet si étranger à l'orientalisme et, délaissant les déserts brûlés par l'ardent soleil d'Orient et parsemés d'oasis luxuriantes, évoquer une région de forêts touffues dont le feuillage sombre fait contraste avec l'éclat des lacs miroitants, quand le long hiver du Nord n'ensevelit pas toute la nature sous un linceul blanc de neige.

Qu'on ne craigne pas de me voir ici traiter de seconde main un sujet qui ne me serait pas familier. Avant d'aborder les études orientales, je m'étais déjà, élève de rhétorique, intéressé à la langue riche et harmonieuse de la Finlande et je n'ai jamais cessé de consacrer à son étude mes loisirs et mes vacances.

Nationale et populaire, l'épopée finnoise l'est par excellence; il n'est point un aspect de la vie et de la nature finnoises qui n'y soit peint.

(1) Voir mes deux articles dans *Le Flambeau* (décembre 1934 et janvier 1935).

Le meilleur, le seul commentaire du Kalevala, c'est donc la description de ce pays, d'ailleurs tellement peu connu, qu'il n'est pas oiseux d'en dire quelques mots.

Le traité de Versailles, où la linguistique a fêté un de ses plus grands triomphes, a créé beaucoup de nations nouvelles dont les noms mêmes étaient inconnus du grand public. La Finlande n'est pas tout à fait une de celles-là; mais, cependant, pour presque tout le monde, ce n'était, avant la guerre, qu'une province russe jouissant d'un régime un peu spécial. Or, la Finlande n'a jamais eu de commun avec la Russie que la personne du souverain, dont, d'ailleurs, en théorie du moins, les attributions variaient, car, autocrate de toutes les Russies, le tzar n'était en Finlande, que Grand Duc, ou, plus exactement, « Grand Prince » constitutionnel, en vertu de l'engagement solennel pris par Alexandre I, renouvelé par le tsar libérateur Alexandre II, et auquel le faible Nicolas II, poussé, comme toujours, par son entourage, essaya de se dérober.

Le nom du pays veut dire pays des Finnois, dont le nom ancien (*Finni* et *Φίννοι*) apparaît déjà dans Tacite et dans Ptolémée. Les habitants eux-mêmes l'appellent *Suomi*, le mot n'ayant aucun rapport avec *Suo*, marais, dont on le fait souvent dériver. On l'appelle fréquemment « Pays des mille lacs »; ce n'est pas une exagération poétique, mais bien au contraire, un chiffre très modeste, car il y a en réalité, en Finlande, près de quarante mille lacs, parsemés d'îles plus nombreuses encore et réunis par des rivières au cours rapide et aux nombreuses cataractes, sources précieuses d'énergie électrique. Les eaux occupent en tout onze pour cent et demi des 388.000 km² de la superficie totale.

Le sol est composé de roches granitiques primitives, rabotées et lavées par les glaciers, et dénudées ou recouvertes tout au plus d'une légère couche de terre arable souvent cachée sous la tourbe. Un pays où se marient aussi intimement



Paysage auprès de Kuopio, dans le Savolax

l'eau, cet « œil du paysage », comme l'appelle Ruskin, et le vert sombre des conifères, ne peut être qu'un beau pays, mais qui dit pays pittoresque, dit souvent pays pauvre. La Finlande est une région où la vie est dure et où les maigres récoltes sont souvent détruites par les funestes gelées nocturnes d'été, qui provoquent d'affreuses famines. Et pourtant, de cette terre ingrate, le courage et la persévérance de ses 3.500.000 habitants ont su faire un pays de plus en plus florissant et au premier rang de la civilisation occidentale. Mais puisque nous parlons poésie, pourquoi ne pas laisser la parole au poète, et citer cette admirable description de la Finlande par un de ses plus illustres enfants, Runeberg, le plus grand poète de langue suédoise (1804-1877) :

« Le voyageur marche enveloppé d'un silence que rien n'interrompt, si ce n'est le soupir du vent dans les cimes des sapins et des pins gigantesques. Parfois il aperçoit inopinément un étang profondément enchâssé dans le feuillage, semblable à une ouverture conduisant aux régions inférieures, dont la brise n'a jamais caressé la surface, dont le miroir tranquille n'est jamais ridé que par les jeux de la perche ou par le remous que produit en nageant un plongeon solitaire guettant sa proie dans l'eau profonde. Le voyageur entend le murmure d'un ruisseau; il s'y dirige, il le croyait tout près, mais ne voit rien que le sol tapissé de bruyère jusqu'à ce qu'entre les troncs des pins, à un jet de pierre, il entrevoit les bouleaux de l'autre bord. Il a atteint le bord du talus; au-dessous de lui, à travers le feuillage, l'eau bouillonnante réfléchit des paillettes de lumière; il descend la pente rapide en s'aidant d'une main des racines d'un bouleau, de l'autre, d'une branche à sa portée; arrivé au fond, sur les bords du torrent, il n'aperçoit au-dessus de sa tête qu'une bande de ciel bleu, large de quelques pieds et, des deux côtés, un entrelacement impénétrable de feuillages et de troncs. Il continue bien longtemps sa course monotone entre les troncs

alignés; il atteint enfin la lisière, et comme à un coup de baguette, se déroule à ses yeux le tableau le plus varié : des lacs sans nombre, des îlots touffus, des promontoires, des rapides, des champs et des collines. D'un seul coup d'œil il embrasse avec étonnement des masses nuancées d'ombre et de lumière, le noir des sapins dans le vallon marécageux, le vert sombre de la forêt de pins, et au-dessus, entourant comme d'une guirlande le pied de la montagne, le tendre feuillage des bouleaux. Et tout cela se revêt d'une beauté plus pénétrante encore par un jour d'été, quand le soleil, s'échappant par instants des nuages, multiplie à l'infini les nuances ⁽¹⁾ ».

L'affreuse misère du paysan finnois et son courage insaisissable sont merveilleusement évoqués aussi dans ce court poème du même Runeberg, que j'ai traduit en vers blancs, mais dans le mètre de l'original :

LE PAYSAN PAAVO

Au fond des landes de Saarijärvi,
Paavo vivait dans un séjour glacé,
Travaillant bravement sa terre ingrate
Et se fiant à Dieu pour la moisson.
Avec sa femme et ses petits enfants,
Il mangeait tout à peine son pain sec,
Drainant le sol, labourant, puis semant.

Vint le printemps. Un tourbillon de neige
Anéantit la moitié des semailles.
Puis vint l'été. Alors ce fut la grêle
Qui détruisit la moitié des épis.
Le reste périt sous le gel d'automne.

Sa femme dit, s'arrachant les cheveux :
« Paavo, Paavo, pauvre homme malchanceux,

(1) Cité par REUTER, *La Finlande et les Finlandais*, Helsingfors (1889), p. 18.

Prends ton bâton, car Dieu nous abandonne.
Mendier est dur, mais mourir encor plus ».
Paavo lui dit en lui prenant la main :
« Si le Seigneur éprouve, il n'abandonne.
Mêle à ton pain l'écorce du bouleau,
Je creuserai deux fois plus de sillons,
Comptant sur Dieu pour la moisson prochaine ».

Elle mêla l'écorce à la farine,
Paavo creusa deux fois plus de sillons,
Vendit ses moutons pour avoir du seigle.

Vint le printemps, un tourbillon de neige
Anéantit la moitié des semailles.
Avec l'été, ce fut la lourde grêle
Qui détruisit la moitié des épis.
Le reste périt sous le gel d'automne.

Sa femme, alors, se frappant la poitrine,
Lui dit : « Paavo, pauvre homme malchanceux,
Mourons, car le Seigneur nous abandonne.
Dure est la mort, mais, vivre ainsi, c'est pire ».
Paavo lui dit en lui prenant la main
« Si le Seigneur éprouve, il n'abandonne.
Ajoute à ton pain deux fois plus d'écorce,
Je ferai sillons deux fois plus profonds
Et compterai sur Dieu pour la récolte. »
Il vendit ses bœufs pour avoir du seigle.

Vint le printemps. Le tourbillon de neige
Epargna les semailles de Paavo.
Puis vint l'été, mais cette fois, la grêle
Ne vida pas de leurs grains les épis.
L'automne enfin se passa sans gelée,
La moisson d'or attendit le faucheur.

Alors Paavo dit, tombant à genoux :
« Si le Seigneur éprouve, il n'abandonne »
Et sa femme, tombant à genoux, dit :
« Si le Seigneur éprouve, il n'abandonne ».
Puis regardant avec joie son époux
Lui dit : « Paavo, prends gaiement ta faucille;
C'est le moment de passer de beaux jours,

C'est le moment de bannir toute écorce
Et de cuire du pain de seigle pur. »
Mais Paavo dit, en lui prenant la main :
« Celui-là seul supporte les épreuves,
Qui point n'oublie un plus pauvre que lui.
Mêle à ton pain une moitié d'écorce :
Chez le voisin, le gel a tout détruit. »

J.-L. RONEBERG.

Traduit du suédois par A. BRICTEUX.

Un peu plus d'un dixième de la population parle suédois, le reste est composé de Finnois et appartient à la famille linguistique finno-ougrienne. C'est donc un des rares peuples non indo-européens qui jouent un grand rôle dans la civilisation occidentale. Il en est de même des Hongrois ou Magyars qui, avec deux nations du Nord de la Russie, forment une grande division du groupe finno-ougrien. Le rameau qui nous intéresse le plus, ce sont les Finnois baltiques qui, outre les Finnois de Finlande, comprennent les Caréliens habitant la partie orientale de la nouvelle république et, à l'Est jusqu'à la Mer Blanche, le territoire d'une des républiques soviétiques. Au Sud du golfe de Finlande vivent les Esthoniens, frères de race des Finnois et, entre les deux, c'est-à-dire entre le Lac Ladoga et le Lac Païpous, subsiste le petit peuple des Ingriens.

Quant à la parenté ethnographique, les anthropologistes s'accordaient autrefois à considérer les Finno-Ougriens comme des Mongols, de même que les Lapons, qui ont adopté un dialecte finnois. Cette théorie, qui semble d'ailleurs déplaire au peuple finnois, est en défaveur; la science rejette également l'idée d'une parenté entre les Ougro-Finnois et les Turco-Tartares.

En revanche, plusieurs savants sont portés à admettre une origine commune très lointaine avec les Indo-Européens.

Ce qui est certain, à mon avis, c'est que les Finnois ont un type bien spécial, ainsi que j'ai pu le constater au cours d'un voyage en Suomi.

Quoi qu'il en soit, les Ougro-Finnois, originaires probablement du bassin de la Volga moyenne, ont été de temps immémorial en relations avec les peuples indo-européens qui, étant plus civilisés, leur ont prêté une multitude d'éléments de culture et de termes pour les exprimer. On trouve, par exemple, quelques mots iraniens, beaucoup de termes d'origine balte (lithuanienne et lettonienne), slave, et surtout germanique. C'est ainsi que le finnois a conservé beaucoup de vocables germaniques sous une forme très ancienne et est donc d'un grand secours pour la reconstitution du pré-germanique ⁽¹⁾. Outre les mots indo-européens ainsi empruntés, il semble qu'il y ait, bien qu'en petit nombre, des racines qui pourraient provenir d'une époque très lointaine où Ougro-Finnois et Indo-Européens ne formaient qu'un seul peuple ⁽²⁾.

Les Finnois de Finlande sont, semble-t-il, venus dans leur habitat actuel en partant du Sud, au commencement de l'ère chrétienne. Les rivages du Golfe de Bothnie étaient déjà occupés par des Germains qui se sont fondus avec les premiers arrivants.

Les Finnois de l'époque païenne étaient déjà arrivés à un assez haut degré de civilisation, qui nous est révélé par le Kalevala, quand eut lieu la colonisation de la Finlande par la Suède, qui commença vers 1150, et qui fut accompagnée d'une croisade ⁽³⁾.

(1) Un exemple parmi une multitude : *sairas* « malade », vieux germanique *sairaz*; anglais *sore*; allemand, *sehr*; néerlandais *zeer*.

(2) Ex. *paimen*, « berger », indo-europ., *paimen*, gr. ποιμήν.

(3) Il est curieux de noter que les Finnois appellent les Suédois *Ruotsalainen*, c'est-à-dire « Russes ». Nous savons d'ailleurs que ce sont des varègues suédois qui ont donné leur nom à la Russie. Quant à la Russie, elle s'appelle en finnois *Venäjä*, pays des Wendes, nom germain désignant les Slaves.

Cette première christianisation fut naturellement très superficielle, les anciens Finnois conservèrent leurs anciens dieux, adaptèrent à leur mentalité les légendes chrétiennes, transformèrent les objets du culte en amulettes, et les prières en formules magiques. Et cela a perduré à peu près jusqu'aujourd'hui ⁽¹⁾ dans les régions éloignées et, surtout, chez les Caréliens de religion orthodoxe, en territoire russe. Les colons suédois et les premiers occupants vécurent côte à côte dans une bonne entente rare dans l'histoire. Il n'y eut pas le moindre asservissement des Finnois par les Suédois, et les Finnois eurent les mêmes droits que les autres sujets du roi de Suède. Quel contraste avec le sort de leurs frères de l'autre côté du golfe, les malheureux Esthoniens ! Naturellement la langue suédoise, qui était celle de l'administration et l'instrument d'une civilisation supérieure, fut aussi celle de la bourgeoisie, et les Finnois qui voulaient s'élever socialement apprenaient le suédois et s'assimilaient aux Suédois, sans qu'il y eût de politique linguistique de la part du gouvernement de Stockholm.

Comme dans beaucoup d'autres pays, la réformation religieuse attira l'attention sur la langue finnoise, et Michel Agricola, évêque d'Åbo, publia en 1548 ⁽²⁾ une partie de la bible en langue finnoise; mais, jusqu'à une époque toute récente, le suédois resta la langue exclusive de l'administration et de l'enseignement. En 1807, Napoléon I, impatienté par l'hostilité acharnée du roi de Suède Gustave IV, qui le considérait comme une espèce d'Antéchrist, offrit, à l'entrevue de Tilsitt, la Finlande à Alexandre I^{er}. Ainsi finit, en 1809, après 650 ans, l'union avec la Suède. Rien ne fut changé au statut linguistique de la Finlande, mais l'esprit

⁽¹⁾ Jusqu'au XVII^e siècle, dans certaines régions en tout cas.

⁽²⁾ Dès 1542, il avait publié un abécédaire, qui est le premier ouvrage imprimé en finnois.

national s'éveilla. Les Finlandais, comme ils le dirent, ne pouvaient plus être Suédois. Ils ne pouvaient devenir Russes, car absolument rien ne les attirait vers la Russie. Ils durent donc bien être Finnois, purement et simplement.

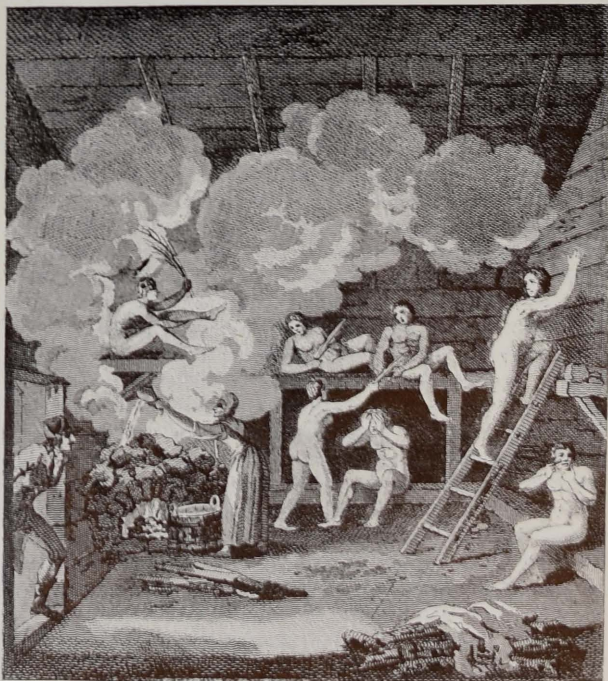
Obligés de conquérir par un défrichement pénible des champs médiocrement fertiles et de leur arracher ensuite une maigre pitance, le peuple finnois, est, évidemment, dans son ensemble, patient, persévérant, travailleur et robuste. Le grand prosateur, Aho l'a comparé au genévrier (*Kataja*). On connaît les triomphes des Finnois dans les tournois athlétiques de notre époque, et le nom de l'athlète complet «Nurmi» est célèbre parmi la jeunesse de tous les pays. Cette vigueur est encore accrue par l'amour de la propriété. Le Finnois aime avec passion le bain de vapeur pris dans l'étuve (*sauna*), complément nécessaire de toute habitation finnoise. C'est là que le samedi, tous les membres de la famille et même les hôtes, sans distinction d'âge ni de sexe, battent à coups de verges de bouleau leurs corps ruisselants de sueur. Après quoi ils vont provoquer une réaction rapide en se plongeant dans l'eau des lacs ou en se roulant dans la neige. Il paraîtrait, malheureusement, que ces mœurs patriarcales, que j'ai encore connues, se perdent de plus en plus.

La configuration du sol et la parcimonie d'une marâtre nature expliquent l'impossibilité des grandes agglomérations. De tout temps, les fermes (*talot*) ⁽¹⁾ finnoises ont été isolées les unes des autres; de là un grand esprit d'individualisme. D'autre part, n'ayant d'autre amie et confidente que la nature, le Finnois l'aime d'un amour intense. Ce n'est qu'à elle qu'il peut confier ses peines et ses joies ⁽²⁾.

Cet amour de la nature semble se révéler dans les noms

(1) Singulier *talo*, du germain *stallo*. -*t* est la terminaison du nominatif pluriel.

(2) Voir par exemple les vers 51-70 du premier chant du Kalevala. Traduction en vers blancs de PERRET. *Quinze récits du Kalevala*.



Bain de vapeur finnois dans l'étuve (*sanna*). Le personnage qui entre est Acerbi

de famille finnois qui tous sont des termes communs désignant des accidents naturels, Nurmi, par exemple, signifie « gazon » ⁽¹⁾.

Tels sont les traits généraux du caractère finnois, Il y en a d'autres particuliers à telle ou telle région, mais, en gros, on peut partager les habitants de la république finlandaise en deux groupes : A l'Ouest, les Finnois proprement dits, dont les Tavastes nous offrent le type le plus parfait. Chez eux, la persévérance devient de l'obstination. On cite le cas d'un Tavaste qui trouva le moyen de se noyer en se plongeant la tête dans un seau d'eau. Ce Finnois par excellence est lent à se décider, mais énergique dans l'action, une fois qu'elle est résolue. Il est honnête, constant dans ses haines comme dans ses affections, et remarquable aussi par un phlegme extraordinaire ⁽²⁾. Telles sont les qualités, plus solides qu'aimables, qui font du Tavaste l'agriculteur par excellence.

Tout différent est le Finnois de l'Est, le Carélien, et surtout celui d'au delà de la frontière, dans la nouvelle république soviétique de Carélie. Celui-ci est vif, liant, impressionnable et, surtout, admirablement doué pour la poésie, et ce, d'autant plus que son habitat est plus éloigné des centres peuplés où règnent le luthérianisme et l'instruction obligatoire. Le Carélien a des chants pour toutes les occasions de la vie, et ainsi s'est transmise depuis des siècles, par tradition orale, une multitude de poèmes. On connaît d'ailleurs l'excellence de la mémoire chez les analphabètes.

On trouve chez les Caréliens des chants de mariage, très souvent mélancoliques comme ceux des Russes et des

(1) Les plus grands écrivains finnois contemporains sont KIVI = « pierre », AHO = « forêt défrichée par le feu », LINNANKOSKI = « cascade du château », KOSKENNIEMI = « promontoire de la cascade », etc.

(2) Voir par exemple l'aventure de Mrs. TWEEDIE, p. 175 de son exquis récit de voyage (cf. Bibliographie).

Lithuaniens, des cantilènes épiques influencées en partie par les légendes scandinaves, des récits chrétiens transformés et devenus méconnaissables, et surtout des chants magiques. Mais quels que soient les genres, la forme de cette poésie est une, on l'appelle *Runo*, pluriel *runot*, mot dans lequel on reconnaît facilement le terme germanique « rune », apparenté à l'allemand *raunen*, « murmurer, chuchoter ».

Il n'y a pas de division en strophes, et le vers a toujours la forme d'un octomètre trochaïque. Ses ornements sont le parallélisme et l'allitération. Le parallélisme se rencontre souvent dans la poésie des peuples primitifs et c'est, par exemple, le trait caractéristique et même le seul bien établi de la poésie hébraïque. Il consiste à exprimer la même pensée deux fois dans deux vers consécutifs, en termes différents. Ce procédé, qui paraît un peu fruste à première vue, ne manque pas de charme, une fois qu'on s'y est accoutumé. Citons un exemple bien connu de la Bible :

» *Asperge-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai pur.*
» *Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige.* »

(Ps. 51.9) ⁽¹⁾.

Quant à l'allitération, c'est, pour ainsi dire, une rime à rebours, qui consiste à employer dans le vers deux ou plusieurs mots commençant par la même lettre. Elle est fréquemment employée un peu partout, mais surtout dans l'ancienne poésie germanique. Elle est toujours en faveur dans la poésie anglaise et Byron l'affectionne particulièrement. Dans notre pays même, le grand poète West Flamand Guido Gezelle en fait un usage abondant, par exemple dans le poème fameux :

(1) Autres exemples dans l'Ancien Testament :

Prov. 10, 16; Ps. 112, 1; Gen. 4.23; Ps. 92, 3; Prov. 25, 11; Ps. 103, 13; Ps. 2, 3; Jos. 10, 12; Ps. 1, 6; Prov. 10, 1 et 18; Prov. 15, 3; Ps. 2, 6, 3, 7, 16, 1.

« O ! 't ruischen van het ranke riet »

dont le titre même est un bel exemple d'allitération ⁽¹⁾.

L'allitération se présente tout naturellement en Finnois, l'accent principal tombant toujours sur la première syllabe, et beaucoup de mots, par suite de la pauvreté du matériel consonantique, commençant par la même lettre. La langue finnoise, très riche en voyelles et ne supportant pas l'accumulation des consonnes, est extrêmement douce et harmonieuse et se prête merveilleusement à la poésie ⁽²⁾.

Très curieuse est la manière dont se composait et se récitait la poésie populaire finnoise. Nous en avons une représentation fidèle et célèbre dans une gravure du fameux récit de voyage d'Acerbi, p. 226. Le chanteur et poète se met à califourchon sur un banc et son aide se place dans la même posture en face de lui. Puis ils se prennent par les mains, les doigts entrelacés, et le récitateur commence ⁽³⁾. Quand il arrive à la fin d'un vers, son compagnon reprend le dernier mot, puis répète le vers tout entier, accompagné parfois par l'assemblée en chœur, à une ou plusieurs voix. A chaque vers, les deux récitateurs se tirent par les bras et se soulèvent légèrement de leurs sièges. Jadis surtout, la récitation avait lieu avec accompagnement du Kantele, espèce de harpe très primitive à cinq cordes ne donnant chacune qu'une note. La main gauche n'intervient pas dans le jeu. Les airs obtenus étaient donc très limités, l'échelle musicale étant très restreinte, par exemple : *la, si bémol, do, ré, mi*. Aujourd'hui l'usage du violon et le perfectionnement du Kantele ont amené beaucoup plus de variété ⁽⁴⁾.

(1) Autre exemple du même auteur :

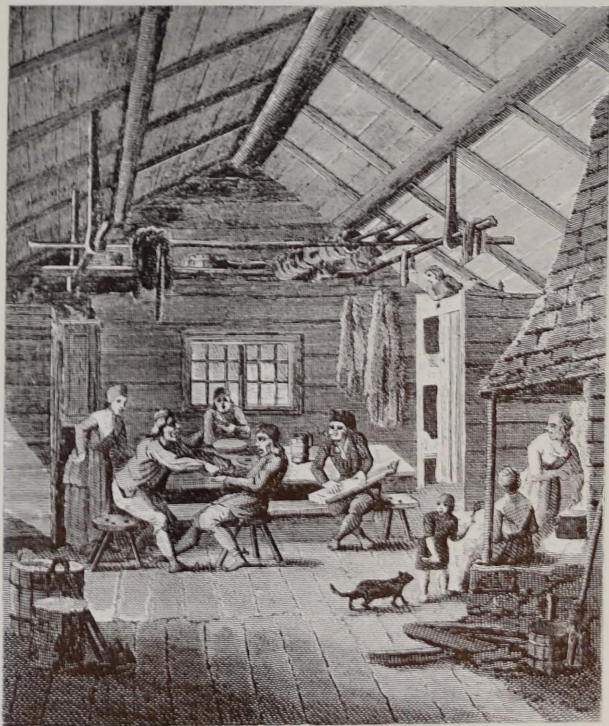
« Zoo zit er in den zomer zoel »

(Waar zit de heldere zanger, str. 6).

(2) Dans son *Song of Hiawatha*, LONGFELLOW a imité avec son habileté coutumière, le fond et la forme du Kalevala.

(3) J. ACERBI, *Travels through Sweden, Finland and Lapland*, 2 vol., Londres, 1802.

(4) Cf. Kalevala, chant I, vv. 21-22, PERRET, *op. laud.*, p. 5 en bas.



Bardes finnois chantant le Kalevala avec accompagnement de *kanteli*

Les femmes, dans le Sud surtout, jouaient un grand rôle dans la récitation et la composition des chants populaires. Elles composaient surtout, en broyant la farine avec le moulin à bras, des chants appelés *Jaubot Runot*, dont voici un joli exemple où, comme le dit savoureusement Acerbi, « la Sappho finnoise, malgré toutes les neiges de son climat réfrigérant, retrouve toute la chaleur de la poétesse de Lesbos » :

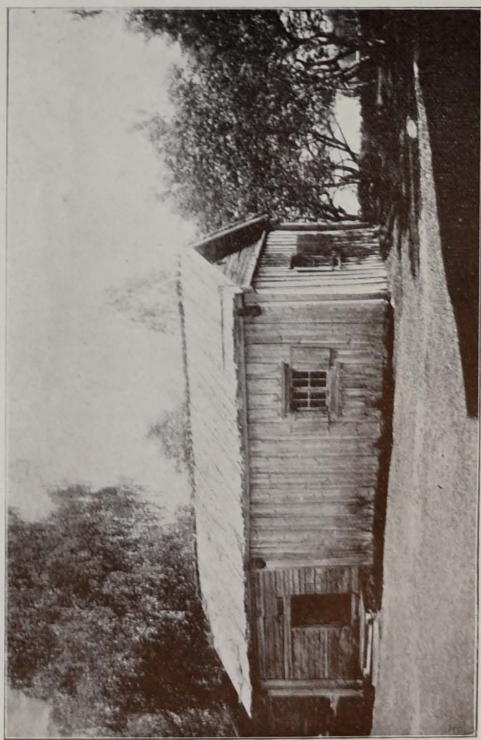
« O si mon bien-aimé était ici, si seulement son image bien connue était devant moi ! Comme je volerais dans ses bras et l'embrasserais, son visage fût-il même barbouillé du sang d'un loup ; comme je lui presserais la main, un serpent y fût-il enroulé !

« O pourquoi faut-il que les vents n'aient pas d'intelligence ? Pourquoi la brise est-elle privée de langage ? Le vent pourrait transporter mes pensées entre mon bien-aimé et moi ; la brise pourrait à chaque instant lui faire parvenir mes paroles et me rapporter les siennes.

« O alors ! comme le repas du pasteur serait négligé, comme je serais inattentive à la toilette de sa fille ! Je laisserais là tout, pour m'occuper de mon bien-aimé, objet chéri de mes pensées d'été et de mes soucis d'hiver. »

Cette poésie fleurit ignorée pendant de longs siècles. Ce n'est qu'à la fin du 18^e, grâce, au moins partiellement, à l'influence du romantisme naissant, qu'elle fit un peu parler d'elle. Le premier à s'y intéresser efficacement fut le grand historien et philologue Porthan (vers 1766). Lui et d'autres encore publièrent et interprétèrent de modestes recueils de poésies populaires finnoises, et, enfin, vers 1817, un certain Gottlund, singulièrement perspicace, écrivait :

« Si l'on rassemblait les *runot* et en formait un ensemble organique, il en naîtrait une œuvre que l'on pourrait com-



La cabane natale de Lönnrot

parer aux chants homériques ou ossianiques, ou aux *Niebelungen* ».

Enfin, en 1802 naquit, dans le petit village de Sammatti, en Finlande méridionale, le quatrième enfant d'un pauvre tailleur, Lönnrot (¹). La voisine compatissante qui le portait au temple pour le faire baptiser, fut surprise par une tempête de neige, et, dans son effarement, oublia le prénom que les parents avaient choisi. Le pasteur, d'autorité, appela le nouveau-né Elias. C'est ainsi que commençait une vie d'épreuves surmontées avec une résistance et un courage bien finnois.

C'était une époque de grande misère et, dans la pauvre cabane d'une seule pièce, le petit Elias n'eut souvent pour nourriture que du pain amer et coriace d'écorce de bouleau broyée avec un peu de farine, et encore, en quantité insuffisante. Puis vint une de ces nombreuses guerres entre la Suède et la Russie, dont la Finlande, comme toujours, faisait les frais, et les enfants Lönnrot durent aller mendier. Mais l'héroïque Elias avait la passion de l'étude propre aux Finlandais. Il apprit à lire dans la bible de famille, le psautier et le catéchisme, seule bibliothèque du pauvre foyer. Heureusement de bonnes gens s'intéressèrent à lui; il put suivre, tant bien que mal les cours du lycée, exerça divers petits métiers (tailleur, chanteur ambulant, etc.) et, quêtant pour payer ses études comme beaucoup d'étudiants pauvres, il put même fréquenter l'université d'une manière intermittente. Précepteur dans une famille bourgeoise, il fit la connaissance d'un certain von Becker, qui attira son attention sur les chants populaires de sa patrie et commença, en 1828, ses premiers voyages de recherches, quelques roubles-papier dans la poche, le bâton à la main, le havresac

(¹) La meilleure biographie de LÖNNROT est celle d'OHRT, Kalevala, 2 vol., Copenhague (1907), en danois.

au dos, vêtu en paysan, pour ne pas exciter la méfiance des gens simples timides et taciturnes à qui il tâchait de faire réciter des chants.

Il put ainsi, dès 1829, publier à ses frais une petite brochure intitulée « Kantélé ». Rappelé à Helsingfors, où régnait le choléra, Lönnrot revint soigner les malades, fut atteint lui-même, guérit et passa son examen de docteur en médecine; à la suite de quoi il s'installa comme médecin dans une région peu favorable au point de vue économique, mais proche de la Carélie, où il fit de nombreux voyages qui le menèrent jusqu'aux rives de la Mer Blanche⁽¹⁾. Sur ces entrefaites, la Société de Littérature finnoise, *Suomalaisen Kirjallisuuden Seura*, fondée en 1831, facilita sa tâche. Peu à peu, il conçut l'idée de rassembler en une épopée unique les chants qu'il avait recueillis, et c'est ainsi que parut, en 1835⁽²⁾, le premier *Kalevala*, comprenant 12078 vers en trente-deux chants ou Runot. Le mot « Kalevala » signifie « pays de Kaleva », le suffixe « la » servant à former des noms de lieu. C'est un mot assez rare dans la poésie populaire et d'étymologie obscure. Comparetti veut le faire venir d'un mot signifiant « rocher »; Kaleva serait alors « l'incarnation de la nature granitique du Nord ». Le grand philologue finnois Sätälä y voit le lithuanien *kahvis*, esthonien *kalew*, signifiant « forgeron ». Ce qui importe, c'est le sens admis par Lönnrot lui-même, qui est « ancêtre », « esprit des temps primitifs ». Pour lui, le *Kalevala*, c'est l'ancienne Finlande.

Ce premier *Kalevala* attira si peu l'attention que l'édition de cinq cents exemplaires mit douze ans à être épuisée. Mais l'admirable Lönnrot ne se découragea pas. Avec cette longue patience et cet enthousiasme qui constituent le génie

(1) C'est dans un de ces coins perdus qu'il eut la chance de trouver le « roi des chanteurs de runes », l'octogénaire ARHIPPA PERTTUNEN.

(2) Le 28 février, jour où Lönnrot en écrivit la préface, est une grande fête nationale finnoise.

ou, en tout cas, la vocation, il continua à voyager, augmentant ses collections. Il parvint même à recruter quelques collaborateurs et ainsi parut la seconde édition définitive du Kalevala, 22.795 vers en 50 runot, en 1840, date fameuse dans l'histoire de la Finlande et de la littérature universelle ⁽¹⁾. Il rassembla les 700 poèmes, surtout lyriques, qu'il n'avait pu introduire dans le Kalevala, en un recueil publié sous le nom de *Kanteletar*, « La fille du Kantele ». Il ne cessa, jusqu'à la fin de sa longue vie († 1884) de recueillir et de publier les documents poétiques de sa patrie : 7700 proverbes ⁽²⁾, 2200 énigmes ⁽³⁾, passe-temps favori des pauvres familles aux mœurs simples et aux divertissements limités, et, encore en 1880, des chants magiques, *loitsorunot*.

Le Kalevala resta d'abord ignoré du peuple finnois, pauvres gens sans curiosité littéraire, mais provoqua l'intérêt de nombreux bourgeois finlandais de langue suédoise, patriotes ardents, qui furent surpris et émerveillés de découvrir dans leur pays ce beau trésor ignoré. La langue finnoise, grâce aux efforts d'une âme héroïque, avait conquis d'un coup ses droits à la vie, et on peut, reprenant un mot fameux, dire que la Finlande, naguère inconnue, apparaissait devant le monde un chef-d'œuvre à la main.

⁽¹⁾ A l'occasion du centenaire, on vient de publier une fort belle édition, d'un prix relativement modique.

⁽²⁾ Voici quelques spécimens de proverbes : Vante ton cheval après-demain ; ta fiancée après un an ; ton beau-père après trois ans ; toi-même, jamais tant que tu vivras. — Ne te hâte pas, la terre est solide, Dieu est fort. (Cf. le proverbe oriental : « La hâte vient du diable et la temporisation de Dieu... ») — Ce n'est pas Dieu qui a créé la précipitation, mais les hommes pervers l'ont voulue. — Le dommage ne vient pas la clochette au cou. — Le cheval ne loue pas la noce (parce qu'il a trop à faire). — (On prend) le bœuf par la corne, l'homme par la parole. — Le paresseux sue quand il mange, et a froid quand il travaille.

⁽³⁾ Quelques devinettes : Souris de fer, queue de lin (l'aiguille enfilée). — Grand comme chambre, léger comme plume (l'air qui est dans la chambre). — On les porte tous deux toute sa vie, on n'en a besoin qu'une fois (la bague et le glaive).

Il n'y a, pour ainsi dire, pas une ligne du Kalevala qui ait été inventée par Lönnrot. Quand, par hasard, il compose un vers de transition, c'est au moyen de fragments trouvés dans ses notes. Dominant comme personne la matière poétique de son pays, il n'a apporté comme contribution personnelle, mais d'ailleurs essentielle, que cette conception d'une œuvre unique, dont il a inventé le plan, utilisant pour chaque épisode, la variante qui lui paraissait la plus belle ou la mieux adaptée à l'ensemble et introduisant dans son œuvre de beaux chants des genres les plus divers. Sa tâche était facilitée par l'unité de forme signalée plus haut. C'était l'époque où fleurissaient les théories de Wolf et de Lachmann sur l'origine des épopées homériques, et sans doute Lönnrot les connaissait, car, sinon, comment aurait-il pu avoir cette foi dans l'unité latente de l'épopée finnoise ? En réalité, cette unité n'existait pas et c'est lui qui l'a créée. Aussi la composition du Kalevala ne prouve-t-elle rien pour ou contre les hypothèses relatives à la genèse des épopées homériques.

* * *

Le sujet principal du Kalevala est l'histoire des rapports du peuple finnois avec celui de Pohjola, dans le Nord. L'épopée commence par un récit de la création du monde, conçu, comme dans d'autres légendes, comme provenant d'un œuf. Vient ensuite la naissance du héros principal, Väinämöinen, qui est la personnification du peuple finnois. Väinämöinen apparaît bientôt comme un chantre incomparable, Orphée du Nord charmant tous les êtres de la nature, et magicien tout puissant. Contrairement à toutes les autres épopées, le Kalevala ignore complètement la vie des cours et la chevalerie, et les combats y jouent un rôle très minime. Le héros-type finnois, c'est le magicien, et les chants magiques tiennent, dans l'épopée, une place énorme.

C'est ce qui a amené le savant italien Comparetti, auteur d'une belle étude, étude longtemps et justement célèbre, sur le Kalevala, à considérer la mythologie et, par suite, la poésie populaire finnoise, comme issues du chamanisme. Le chamanisme était, en effet, la religion des Finno-Ougriens primitifs et aussi, par exemple, des Esquimaux de l'Amérique du Nord. C'est une espèce de polythéisme ou, plutôt, de polydémonisme, car le rôle des dieux dans cette croyance primitive est très humble, puisqu'ils sont soumis à la puissance du chaman, à la fois prêtre et homme-médecine, qui est en relations avec le monde surnaturel. Il prétend même pouvoir s'y rendre en état d'extase et souvent, sans doute, d'épilepsie. Il parvient ainsi, avec l'aide des esprits qui le servent, à guérir les maladies, à produire des chasses et des pêches fructueuses, à faire du bien à ses amis, et surtout, du mal à ses ennemis. Il obtient ses résultats, en général, par la puissance de la parole, et ces incantations, même chez des peuples très arriérés, sont parfois déjà empreintes d'une certaine poésie. On en trouve de beaux exemples dans l'admirable ouvrage de Knud Rasmussen, sur les Esquimaux du Groenland et du Canada septentrional ⁽¹⁾. Pour pouvoir dominer une chose, le magicien doit en connaître l'origine (finnois : *synty*), et cela amène tout naturellement la composition de poèmes destinés à décrire cette origine, et dont le Kalevala nous fournit de nombreux exemples.

A mesure que les peuples primitivement chamanistes s'élevaient en civilisation, le rôle du chaman comme magicien diminuait graduellement, et c'était le poète surtout qui

(1) RASMUSSEN, *Du Groenland au Pacifique*, Paris, Plon, 1929. Voir par exemple p. 37 (hymne à la lumière récité par le sorcier Ana pour assurer le bonheur d'un enfant), 39, 41 (le séjour des morts. Tout comme dans le Kalevala : « On est bien là comme ici : on y trouve toujours de la nourriture en abondance »), 46, 63, 197-198 (formule pour rendre léger ce qui est lourd, pour calmer les hémorragies. Cf. ci-dessous, p. 188, pour faire venir les animaux de chasse), 219 ss., etc.

survivait en lui. Nous en trouvons un bel exemple dans un pays bien éloigné et bien différent de celui qui nous occupe : le mot arabe qui désigne le poète est *châ'ir*, proprement « celui qui sait », sous-entendu « ce que les autres ne savent pas ». Quand apparaît l'ancienne poésie arabe telle que nous la connaissons, au 6^e siècle de notre ère, le poète arabe a encore gardé une partie de son pouvoir magique, surtout pour le mal, et la colère du poète est grandement redoutée.

Revenons vers le Nord et nous trouvons qu'il en est de même pour le scalde scandinave. En Islande, par exemple, et non seulement à l'époque ancienne, mais jusqu'en plein 17^e siècle, certains scaldes ont été célèbres et redoutés pour leur pouvoir magique. C'est ce qu'on appelle « les poètes de la malédiction » : *Krafta-* ou *ákvæðisskald*. Même le grand psalmiste Hallgrímur Pétursson (1614-1674), peut-être le plus grand poète religieux des temps modernes, en était un. On sait également que le mot latin *vas*, *vatis*, signifie à la fois « devin » et « poète ». Mais, d'ailleurs, un grand poète n'est-il pas toujours un magicien ?

Ceci nous amène à une autre remarque, dans un ordre d'idées différent : C'est le haut degré de perfection technique, d'un raffinement peut-être excessif, dont les non-initiés n'ont pas d'idée, qu'avait atteint la poésie chez les anciens Arabes comme chez les Islandais. J'insiste sur ce point, parce que je crois qu'on est trop souvent tenté de considérer comme parallèles les progrès dans tous les domaines, et que la doctrine de l'évolution, appliquée là où elle n'a que faire, a souvent faussé les idées. Un peuple même très civilisé, ne peut poursuivre avec succès tous les idéals à la fois, et la splendeur de la civilisation matérielle n'implique pas nécessairement un grand éclat de la littérature et des beaux-arts. Inversement, un peuple très arriéré au point de vue technique ou politique, mais dont la vie n'a pour ainsi dire d'autre ornement que le culte de la poésie, peut très bien s'y distin-

guer. C'a été le cas pour les anciens Arabes et Islandais, comme plus récemment, pour les bardes caréliens.

Quant au rôle joué par la magie primitive dans la genèse de certaines institutions, il n'a rien d'in vraisemblable et c'est ainsi que, par exemple, un des meilleurs musicologues, feu Combarieu, y cherchait l'origine de la musique.

Pour en revenir au Kalevala, des études postérieures à celle de Comparetti semblent prouver que le savant italien a été un peu trop radical et que, peut-être, le chant magique n'a pas été la seule origine de la poésie populaire finnoise. Les savants finnois semblent éprouver de la répugnance à voir dans un chamanisme barbare le point de départ de leur beau poème, et leurs recherches tendent à démontrer que beaucoup de mythes et de légendes du Kalevala sont d'emprunt scandinave ou chrétien. Il n'en reste pas moins qu'ils ont été déformés dans un esprit tout différent de leur inspiration primitive, et que le chant magique joue dans le Kalevala un rôle prépondérant qu'on ne lui trouve pas ailleurs ⁽¹⁾. Je crois intéressant d'attirer à ce propos l'attention sur un passage très curieux d'Acerbi, observateur sagace et sans parti-pris :

« These songs (les chants magiques) which owe their rise to the darkness of gentilism were not silenced when those nations became enlightened by the Gospel; they were even interpolated in the times of Papal superstition for the purpose of deluding the people ». Cette indignation protestante d'un Italien converti perdrait sa saveur en traduction.

Acerbi ajoute que leurs admirateurs les prisent très fort et les considèrent comme des modèles parfaits de véritables poésies runiques. Ils sont préférés à ceux qu'on chante dans les réunions et qui sont considérés comme profanes.

⁽¹⁾ Il n'y a dans le Kalevala, pas moins de 50 chants magiques dont plusieurs ont plus de 200 vers; celui du feu en a 372 (Runo 48).

Certains d'entre eux ne sont jamais chantés, « but delivered privately in a low, murmuring voice, accompanied with horrid gesticulations ». Acerbi signale de ces *sanat*, littéralement « paroles », contre la morsure des serpents, pour guérir les brûlures et aussi les blessures causées par le fer.

Nous avons de ces dernières un exemple des plus intéressants et des plus beaux dans le Kalevala. Väinämöinen, s'étant blessé avec sa hache, a recours à un vieillard qui promet de la guérir, s'il veut lui chanter l'origine du fer.

Väinämöinen obéit, et le vieux sorcier maudit le fer pour ses méfaits et étanche le sang au moyen d'un charme ⁽¹⁾.

On sait aussi les difficultés qu'eut parfois Lönnrot à se faire communiquer les chants magiques, leurs possesseurs étant jaloux de les conserver pour eux seuls ou craignant d'être poursuivis par les tribunaux ecclésiastiques.

Väinämöinen, quoique grand magicien et personnifiant la sagesse, n'échappe pas aux faiblesses humaines. Ayant échoué une première fois dans la recherche d'une fiancée, il conçoit le projet de conquérir la fille de l'« hôtesse » de Pohjola. Celle-ci est une maîtresse femme, dont le mari n'apparaît que comme un individu falot et insignifiant. Sorcière funeste, produisant les maux, le froid, la peste, la maladie, elle est très humanisée dans l'épisode de la demande en mariage. Louhi, c'est son nom, ne veut accorder la main de sa fille qu'au prétendant capable de lui procurer un objet mystérieux appelé *Sampo*, dont la vraie nature est inconnue. C'était une espèce de moulin, un talisman donnant le bonheur aux gens et aux pays qui le possédaient. Incapable

(1) Cet épisode intéressant a été excellemment traduit par M. PERRET, savant suisse attaché à l'Université de Helsingfors, dans la belle collection « Les Cahiers de Finlande », destinée à faire connaître au lecteur de langue française les plus belles œuvres de la littérature finlandaise, tant d'expression finnoise que suédoise. L'ouvrage de M. PERRET a pour titre *Quinze récits du Kalevala*, Helsinki, édition Werner Söderström, 1929 (pp. 47 ss.).

de le fabriquer lui-même, Väinämöinen persuade de le faire son frère, l'habile forgeron Ilmarinen, qui personnifie l'habileté technique. Ilmarinen obéit et livre le sampo, mais la capricieuse jeune fille refuse de le suivre. Ilmarinen dépité rentre dans son pays. C'est ici qu'apparaît, sans transition, un personnage d'un genre nouveau, le léger et joyeux Lemminkäinen, le Don Juan finnois, troisième prétendant à la main de la fille de Pohjola.

L'échec d'Ilmarinen fait naître chez Väinämöinen une nouvelle envie de conquérir la fille de Pohjola. Ilmarinen l'apprend et l'accompagne dans son voyage dans le Nord. Les deux bons compagnons décident de laisser à la belle le choix. Naturellement, elle préfère à Väinämöinen qui, avec tous ses talents et sa puissance, a le défaut d'être vieux, ainsi que nous le rappelle à toute occasion une épithète homérique ⁽¹⁾, le jeune et vigoureux forgeron. Ceci donne au poète l'occasion d'introduire dans l'épopée une série de chants de mariage qui sont parmi les parties les plus curieuses de l'œuvre.

Les fêtes de la noce sont décrites avec un grand luxe de détails. Tout se fait sur une grande échelle, grâce aux immenses ressources que procure à l'heureux Pohjola le bien-faisant Sampo. Le menu consiste surtout en un bœuf gigantesque ⁽²⁾.

Nous assistons ensuite à la préparation de la jeune mariée pour son départ. On lui rappelle son heureuse jeunesse et

⁽¹⁾ *Vaka vanha Väinämöinen* « l'imperturbable vieux Väinämöinen ». Voici, à propos de ce premier mot *vaka*, une note, pleine d'humour britannique, d'ELIOT (Finnish Grammar, p. 242) ...» meaning literally *firm*, and then used to denote a kind of steady prudence, which is a natural characteristic of the Finns, and (like Scotch caninness) untranslatable, though more frivolous nations might render it by stolid ».

⁽²⁾ Voir du même M. PERRET, cité ci-dessus, le *Kalevala*, traduction partielle en prose dans les « Cent chefs-d'œuvre étrangers », Paris, Renaissance du Livre (1927), pp. 86-87.

les épreuves qui l'attendent dans sa nouvelle famille. Après avoir fait couler ses pleurs, on la console en décrivant sa vie de future maîtresse de maison. Puis vient le tour du fiancé, qui reçoit les meilleurs conseils sur la conduite à tenir avec sa femme. Enfin la jeune mariée part avec Ilmarinen, et l'excellent Väinämöinen, qui a bien voulu se charger de la partie récréative de la noce, chante les louanges de l'hôte, de l'hôtesse et de tous les invités (1).

Pour contraster avec cet épisode plein de fraîcheur, d'humour et de gaieté, commence ensuite la tragique, mais aussi très belle histoire de Kullervo, l'Œdipe finnois. Untamo, le Caïn de l'épopée, a tué par envie son frère Kalervo et toute sa famille. Seule est épargnée une femme, qui donne bientôt naissance à un enfant posthume, Kullervo, dont la force gigantesque et les exploits dès le berceau font penser à Hercule enfant. Vendu comme esclave à Ilmarinen, il fait périr l'épouse de son maître pour se venger des outrages dont il est victime. Il finit par retrouver sa mère et aussi, mais sans le savoir, sa sœur qu'il séduit. Elle se suicide quand elle connaît son déshonneur, et Kullervo lui-même, après avoir fait ses adieux à sa mère, dans une des scènes les plus touchantes de l'épopée, part pour venger son père et sa famille, puis se donne la mort.

(1) Les chants de mariage tiennent aussi, dans le Kalevala, une place énorme. Il y en a douze : 1) arrivée du fiancé, XXI, 23-226; 2) livraison de la fiancée, XXII, 7-124; 3) chant pour la faire pleurer (*itkuruno*), XXII, 188-382; 4) chant pour la consoler, XXII, 451-522; 5) exhortations à la fiancée, XXIII, 15-478; 6) chant de la bru, XXIII, 485-850; 7) exhortations au fiancé; 8) chant d'adieu de la fiancée, XXIV, 301-462; 9) Arrivée du jeune marié au foyer, XXV, 41-126; 10) accueil de la jeune mariée, XXV, 127-382; 11) chants de remerciements aux hôtes, XXV, 413-672.

LA MORT DE KULLERVO ⁽¹⁾

Kullervo, fils de Kalervo,
Saisit son épée acérée
La regarda, la retourna,
L'interrogea, la questionna,
Voulant connaître son envie,
Savoir si l'arme voudrait bien
Dévorer de la chair coupable,
S'abreuver de sang criminel.

L'arme sut le désir de l'homme,
Comprit le discours du héros :
« Pourquoi donc pas avec plaisir
Ne mangerais-je chair coupable,
Ne boirais-je sang criminel ?
Je mange bien chair innocente,
Je bois bien sang qui n'a péché. »

Le gars aux bas bleus, fils de vieux,
Poussa la garde dans le sol,
Fit entrer la poignée en terre,
Tourna la pointe vers son cœur,
Et se précipita contre elle.

C'est ainsi qu'il trouva la mort
Et vit s'accomplir son destin.
Tel fut le sort du jeuneveau,
La fin du héros Kullervo,
Le terme de sa triste vie,
Le trépas de l'infortuné.

(1) Pour donner une idée de l'aspect de la langue finnoise et offrir des exemples d'allitération, voici le texte original des premiers vers de cet épisode :

Kullervo Kalervon poika
Tempasi terävän miekan,
Katselevi kääntelevi,
Kyselevi tietelevi;
Kysyi mieltä miekaltansa
Tokko tuon tekisi mieli
Syöä syyllistä lihoa,
Viallista verta juoa.

(XXVII, 319 sqq.).

La prononciation du finnois peut s'apprendre en une minute : *u* = ou, *y* = u, *ä* = è, *ö* = eu, *j* = y français.

Le redoublement des voyelles indique l'allongement. Parmi les particularités de

A la suite du meurtre de la fille de Pohjola, femme d'Ilmarinen, par Kullervo, les bons rapports entre les deux pays de Pohjola et de Kalevala cessent, et les trois héros du Kalevala, Väinämöinen, Ilmarinen et Lemminkäinen décident d'aller à la conquête du Sampo et d'apporter ainsi le bonheur à leur patrie. Au cours de cette expédition, le bateau des trois conquérants est immobilisé dans la mer sur le dos d'un brochet. L'animal est enfin tué et sa tête est employée par Väinämöinen à fabriquer le premier kantélé, dont les accents merveilleux enchantent toute la nature.

L'INVENTION DU KANTELE

(Runo XL, vers 83-244)

Le vieux Väinämöinen lui-même
Mena son esquif avec grâce.
Il sut éviter les écueils
Et les tourbillons bouillonnants.
Le bateau point ne s'empêtra;
Bien guidé, point ne s'échoua.

la langue finnoise, je signalerai : 1) la pauvreté du matériel phonétique qui ne comprend que les voyelles *a e i o u y ä ö* et les consonnes *b j k l m n p r s t v*; *d* et *g* n'apparaissent qu'accidentellement, et *g* seulement après *n* par suite des exigences d'une loi phonétique extrêmement curieuse qui veut que la consonne initiale d'une syllabe se modifie ou disparaisse souvent, quand cette syllabe se ferme par une consonne. Ex. : *aurinko*, soleil, génitif *auringin*; *tapa*, coutume, gén. *tavan*; *aika*, temps, gén. *ajan*, et.

2) En finnois comme en turc et en hongrois règne l'harmonie vocalique; les voyelles des désinences devant être de même timbre que celles du radical. Ex. : *talo* « ferme », *talossa* « dans la ferme », mais *kylä*, « village », *kylässä*, « dans le village ».

Ajoutons aussi que le finnois ne supporte pas les accumulations de consonnes. Au début d'un mot, il ne peut y en avoir qu'une, et les nombreux mots d'emprunt germanique sont ainsi devenus méconnaissables. Comparez l'allemand *strand* et le finnois *ranta*, le suédois *stor* « grand » et le finnois *suuri*.

3) Il n'y a qu'une déclinaison, mais elle a une quinzaine de cas.

4) La conjugaison rappelle celle des langues qui nous sont familières. Je parle, tu parles, etc., se disent *pubun*, *pubut*, *pubuat*, *pubuunni*, *pubutte*, *pubuvat*.

La langue d'un peuple étant le reflet fidèle de sa mentalité et des vicissitudes de son histoire, j'ai pensé que l'un ou l'autre lecteur pourrait trouver quelque intérêt aux détails qui précèdent.

Puis ensuite, à peine arrivé
Dans les eaux larges et tranquilles,
Le bateau cessa de bondir,
La chaloupe de détalier.
Le forgeron Ilmarinen
Et le léger Lemminkäinen
Pointèrent dans l'eau la godille,
La lame de sapin dans l'onde,
S'évertuant à dégager
Le bateau de son adhérence.
La barque ne put s'élancer
L'esquif en bois ne devint libre.

Le prudent vieux Väinämöinen
Parla, s'exprimant comme suit :
« Ohé ! toi, gai fils de Lempi,
Penche-toi donc pour regarder
Dans quoi l'esquif s'est empêtré,
La barque s'est enchevêtrée
Dans ces eaux larges et tranquilles ?
Est-ce une pierre, un bois flottant,
Ou bien encore un autre obstacle ? »

Et le léger Lemminkäinen
Se pencha donc pour regarder.
Il regarda sous le bateau.
Parla, s'exprimant comme suit :
« L'esquif n'est point sur une pierre,
Ni sur un roc, ni sur du bois,
Mais sur la nuque d'un brochet,
Sur les hanches d'un chien des eaux. »

Le prudent vieux Väinämöinen
Parla, s'exprimant comme suit :
« On trouve de tout dans un fleuve :
Bois flottants et poissons aussi. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Le commentaire finnois de l'édition classique du Kalevala, Helsinki, 1887, p. 301, rapproche ces mots, obscurs dans leur concision, du proverbe « La communauté est bigarrée », c'est-à-dire : il y a dans tout du bon et du mauvais (KOSKINEN, Dict. fin.-français, s. v. *Sekalainen*).

Si c'est la nuque d'un brochet
Et les hanches d'un chien des eaux,
Frappe donc du glaive dans l'eau,
Coupe la bête en deux morceaux.

Alors le gai Lemminkäinen,
Le gars espiègle et déluré,
Prit son glaive de sa ceinture
Et, dégainant son briseur d'os,
Frappa de son tranchant la mer
En l'agitant sous le bateau.
Lui-même roula dans les eaux,
Les paumes en avant dans l'onde.

Le forgeron Ilmarinen
Saisit le héros aux cheveux,
Souleva l'homme de la mer,
Mit en paroles ce qui suit :
« Le premier venu se dit homme,
Façonné pour porter la barbe,
N'est bon que pour finir un cent
Et pour compléter un millier. » ⁽¹⁾

Il tire du fourreau le glaive,
Il dégaine l'acier cruel
Et, voulant frapper le poisson,
N'atteint que le fond du bateau :
Le glaive se rompt en morceaux
Sans que brochet s'en aperçoive. »

Le prudent vieux Väinämöinen
Mit en paroles ce qui suit :
« Tu ne vaux une moitié d'homme
Et pas même un tiers de héros :
C'est quand besoin s'en fait sentir
Qu'on réclame l'esprit de l'homme.
Mais alors le sens fait défaut,
Et le talent se trouve absent. »

⁽¹⁾ Ce passage assez obscur semble être une taquinerie à l'adresse de Lemminkäinen. Pour être digne vraiment du nom d'homme, il ne suffit pas d'être une unité parmi la foule anonyme.

Et lui-même tira le glaive,
Il saisit le fer affilé,
Lança son glaive dans la mer
Et l'enfonça sous le bateau,
Dans la nuque du grand brochet,
Dans les hanches du chien des eaux.

Le glaive entra dans la chair ferme
Et se fixa dans les ouïes.
Alors le vieux Väinämöinen
Souleva ce pesant poisson,
Tira le brochet hors de l'eau.
Le brochet se rompit en deux,
La queue retomba dans l'abîme,
La tête sauta dans la barque.
Et le bateau reprit sa course,
L'esquif délivré de l'obstacle.
Le prudent vieux Väinämöinen
Mena la barque jusqu'au bord
Et la tira sur le rivage.
Il regarda puis retourna
La tête du fameux brochet,
Mit en paroles ce qui suit :

« Que donc l'ainé des jouvenceaux
Vienne dépecer le poisson,
Diviser en fragments la bête,
Fendre en petits morceaux sa tête. » ⁽¹⁾

Les hommes du bateau lui dirent
Et du bord les femmes crièrent :
« Les mains du preneur sont plus pures,
Les doigts du chercheur sont plus saints » ⁽¹⁾
Le prudent vieux Väinämöinen,
Tirant un couteau de sa gaine,
Prenant de son flanc le fer froid,
Eut vite fendu le brochet,
Divisé la bête en morceaux,
Mit en paroles ce qui suit :

⁽¹⁾ Note du commentaire finnois : « Dans la pêche en commun, c'était au plus âgé de partager le butin ».

« Qui des filles est la plus jeune,
Qu'elle cuisine le brochet
En bons morceaux pour le dîner,
En matelote pour midi. »

Les femmes furent cuisiner,
Furent dix à rivaliser,
Et le brochet fut préparé
En bons morceaux pour le dîner.
Les os restèrent sur la rive,
Les arêtes au bord de l'eau.

Le prudent vieux Väinämöinen
Se mit à les examiner,
Les regarda, les retourna,
Mit en paroles ce qui suit :
« Quoi pourrait venir de ceci,
Sortir de ces dents de brochet,
De ces deux immenses mâchoires,
Dans l'atelier d'un forgeron,
Auprès d'un habile artisan,
Sous la main d'un homme capable ? »

Ilmarinen lui répondit :
« Rien ne peut venir du néant,
Rien de la gueule d'un poisson
Dans l'atelier d'un forgeron,
Auprès d'un habile artisan,
Sous la main d'un homme capable. »

Le prudent vieux Väinämöinen
Mit en paroles ce qui suit :
« Pourtant l'on pourrait en tirer
Un kantélé d'os de poisson,
Pourvu qu'on eût artiste adroit
Luthier sachant travailler l'os. »
Mais, aucun ne se présentant,
Point il n'y eut d'artiste adroit,
Luthier sachant travailler l'os.
Le prudent vieux Väinämöinen
Lui-même se fit fabricant,
Joua le rôle de luthier,
Fit l'instrument d'os de poisson,
Prépara l'éternelle joie.

De quoi est le corps de la harpe ?
De la mâchoire du brochet .
Et les chevilles de la harpe ?
Ce sont les dents du grand brochet .
De quoi les cordes de la harpe ?
Des crins du coursier de Hiisi ⁽¹⁾.
Dès lors l'instrument était prêt,
Le kantélé tout préparé,
Grand instrument d'os de brochet,
Harpe d'arêtes de poisson

LE CHANT DE VÄINÄMÖINEN

(Runo XLI en entier)

Le prudent vieux Väinämöinen,
L'illustre chanteur éternel,
Prépara ses doigts pour jouer :
Il humecta bien ses deux pouces ⁽²⁾,
S'assit sur le roc de la joie,
Prit place en la pierre du chant,
Dans un endroit d'un blanc d'argent,
Sur un monticule doré.
Il prit la harpe dans ses doigts,
Le fond courbé sur ses genoux,
Le kantélé bien sous sa main,
Parla, s'exprimant comme suit :

« Que vienne ici pour m'écouter,
Qui n'entendit jamais encore
Les joies des éternels poèmes,
Les doux accords du kantélé »

Alors le vieux Väinämöinen
Commença son jeu magnifique
Sur cette carcasse d'arêtes,
Ce kantélé d'os de poisson,
Levant ses doigts avec souplesse,
Le pouce dressé vers le haut

(1) Démon malaisant.

(2) Pour les assouplir (note de LÖNNROT).

La joie s'ajoutait à la joie,
L'allégresse éclatait plus vive,
Le jeu s'accroissait en beauté,
Le chant redoublait d'harmonie.
Les dents du brochet résonnaient
Et la queue du poisson tintait,
Et les crins du coursier hurlaient
Le vieux Väinämöinen jouait.
Il n'y eut pas dans la forêt.
D'être courant sur quatre pieds,
Détalant sur de longues jambes,
Qui ne vint pour prêter l'oreille,
Pour s'émerveiller plein de joie

On eût vu l'écureuil grimper
De branche verte en branche verte;
Et les hermines s'approchèrent
Et se perchèrent sur les haies.
Les élans franchirent les landes,
Les lynx même furent en fête.
Le loup émergea du marais,
Et l'ours surgit de la bruyère,
De sa bauge en rameaux de pin,
De son fourré de verts sapins.
Le loup franchit de longs espaces,
L'ours trotte à travers les brandes
Et s'assied enfin sur la haie,
Ou bien grimpe sur la barrière,
Que la haie au rocher s'incline
Et que la barrière s'effondre.
Alors bondit sur un sapin
Ou bien se hisse sur un pin.
Pour écouter la mélodie
Et s'émerveiller plein de joie.

Le vieux subtil de Tapiola
Et le patron de Metsola ⁽¹⁾,
Tout le peuple de Tapio,
Tant les filles que les garçons,

(1) Ces deux noms synonymes désignent le séjour du dieu des forêts Tapio.

Gravit les sommets des montagnes
Pour entendre la mélodie.
Et l'hôtesse de la forêt,
De Tapio la femme active,
Vite chaussa ses beaux bas bleus
Et les noua d'un cordon rouge,
S'assit sur le tronc du bouleau
Sous la branche courbe de l'aune,
Pour écouter le kantélé,
Prêter l'oreille à ses accents.

Tous les oiseaux de l'air aussi,
Volatiles avec deux ailes,
Arrivèrent en coup de vent,
Se hâtèrent dans leur envol,
Pour écouter le jeu splendide,
Pour s'émerveiller tout en joie.
Quand l'aigle entendit de son aire
Ce superbe son de Suomi,
Il laissa ses aiglons au gîte
Et s'approcha d'un vol rapide
Vers le chant de Väinämöinen,
Le grand héros ensorceleur.
L'aigle fondit du haut des airs,
La buse à travers les nuées,
Les canards sortirent des flots
Les cygnes des marais sans glace.
Et même les petits pinsons,
Gentils oiselets gazouillants,
Les chantres des bois par centaines,
Les alouettes par milliers,
Se réjouirent dans les airs,
Puis se perchèrent sur l'épaule
Du père auteur de tant de joie,
L'harmonieux Väinämöinen ⁽¹⁾.

Et les nymphes filles de l'air,
Ces vierges ravissantes, vinrent
S'émerveiller pleines de joie,
Ecouter le doux kantélé.

(1) Le bon Väinämöinen fait penser ici à Saint François d'Assise.

L'une brilla sur l'empyrée,
Sur la courbe de l'arc-en-ciel,
L'autre d'un tout petit nuage
Embellit le bord empourpré.

La vierge fille de la lune,
La belle fille du soleil,
Tenant leurs peignes à tisser,
Maniant des métiers les lisses,
Tissèrent leur tissu doré.
Les toiles d'argent froufrouèrent
Au bord d'un nuage vermeil,
A la frange de l'arc-en-ciel,
Mais, conquises par les accents
De ce beau chant mélodieux,
Le peigne tomba de leur paume,
De leurs mains glissa la navette,
Et les fils d'or se déchirèrent,
Les lisses d'argent éclatèrent.

Il n'y eut être en l'univers,
Animal vivant dans les eaux,
Nageant muni de six nageoires,
Banc de poissons si grand qu'il fût,
Qui n'arrivât pour écouter,
Pour s'émerveiller dans la joie.
Vinrent brochets aux gestes brusques,
Chiens d'eau toujours se tortillant,
Saumons surgirent des écueils,
Petits lavarets des abîmes,
Des rosses, des perches aussi,
Des corégones, combien d'autres
Se pressèrent dans les roseaux,
Se rangèrent près du rivage
Pour entendre Väinämöinen,
Saisir ses chants harmonieux.

Ahto le souverain des flots,
Le vieillard à la barbe d'algues,
Monta sur la face de l'onde,
Se hissa jusqu'aux nénuphars,
Ecoute les accents joyeux,
Mit en paroles ce qui suit :

« Jusqu'ici je n'ai point ouï,
Jamais n'entendis chant pareil
A l'hymne de Väinämöinen,
A la joie du chantre éternel ».

Et les sœurs filles de Sotko ⁽¹⁾,
Parentes ⁽²⁾ des roseaux du bord,
Lissaient alors leur chevelure,
Brossaient aussi leurs boucles folles
Avec une brosse d'argent,
Avec un peigne d'or superbe.
Quand ouïrent les sons nouveaux,
Cette musique magnifique.
La brosse leur glissa dans l'eau,
Le peigne disparut dans l'onde;
Boucles restèrent en désordre,
Et les cheveux embroussaillés.

L'hôtesse des eaux elle-même
La vieille aux flancs couverts de joncs.
S'élevant du fond de la mer,
Surgit alors du sein des flots,
Bondit vers les roseaux du bord,
Et grimpa sur une falaise
Pour mieux entendre cette voix,
Les accords de Väinämöinen.
Et comme ils étaient mélodieux,
Leur harmonie enchanteresse,
Tomba dans un sommeil profond,
S'affaissa de son long par terre,
Sur la pierre aux couleurs variées,
Sur le flanc de l'épais rocher.

Ainsi le vieux Väinämöinen
Joua un jour, puis un second.
Point ne fut parmi les héros
Non, pas un seul entre les braves,
Il n'y eut homme, il n'y eut femme,
Et nulle porteuse de tresse ⁽³⁾,

⁽¹⁾ Déeses protectrices des canards (*sotka*), d'après COLLAN.

⁽²⁾ C'est-à-dire habitantes (note du commentaire finnois).

⁽³⁾ C'est-à-dire jeune fille (note finnoise).

Qui n'eût les yeux remplis de larmes,
Qui ne sentit son cœur se fondre.
Les jeunes pleurèrent, les vieux,
Pleurèrent les hommes sans femmes,
Pleurèrent les héros mariés,
Pleurèrent les adolescents,
Comme les petites fillettes,
Les gars comme les jouvencelles;
Tant le chant paraissait étrange,
Suave la voix du vieillard.

Du vieux Väinämöinen lui-même,
Les larmes lentement coulèrent,
Des pleurs de ses yeux distillèrent,
Gouttes comme des canneberges ⁽¹⁾,
Gouttes plus grosses que des pois.
Plus rondes qu'œuf de gélinotte,
Ou comme tête d'hirondelle.
Les pleurs roulaient de ses deux yeux,
Ruisselaient sans interruption.
Ils tombèrent sur ses pommettes,
Atteignirent ses belles joues.
Dépassant ses deux belles joues,
Mouillèrent son large menton.
Dépassant son large menton,
Ils trempèrent son vaste sein.
Puis, dépassant son vaste sein,
Humectèrent ses beaux genoux.
Puis, dépassant ses beaux genoux,
Parvinrent à ses cous-de-pied,
Dépassant ses deux cous-de-pied,
Inondèrent sous lui le sol
A travers cinq habits de laine,
A travers six ceintures d'or,
Puis à travers sept jupes bleues,
A travers huit manteaux à manches.
Et les pleurs d'eau claire roulèrent
Des yeux du vieux Väinämöinen

⁽¹⁾ Espèce d'airielle (*oxyococcus*).

Vers la rive de la mer bleue,
Par delà les ondes limpides,
Dans la vase noire du fond.

Alors le vieux Väinämöinen
Mit en paroles ce qui suit :
« Y a-t-il dans cette jeunesse,
Dans cette jeunesse si belle,
Cette grande génération,
Cette nombreuse descendance,
Quelqu'un pour recueillir mes larmes
D'en dessous des ondes limpides ? »

Et les jouvenceaux de répondre
Les vieillards leur faisant chorus :
« Non, point n'est dans cette jeunesse,
Cette grande génération,
Cette nombreuse descendance,
Quelqu'un pour recueillir tes larmes
D'en dessous les ondes limpides. »

Alors le vieux Väinämöinen
Reprit, s'exprimant en ces termes :
« À qui rapporterait mes larmes,
Recueillerait les gouttes d'eau
D'en dessous des ondes limpides,
J'offrirais pelisse de plumes. »

Le corbeau survint d'un vol lourd.
Le vieux Väinämöinen lui dit :
« Va, cher corbeau, chercher mes larmes
D'en dessous des ondes limpides !
Recevras pelisse de plumes ».
Mais le corbeau n'y réussit.

Mais le canard bleu l'entendit;
Vite arriva le canard bleu;
Le vieux Väinämöinen lui dit :
« Souvent toi, mon beau canard bleu,
Tu plonges le bec dans les eaux,
Tu te démenes dans les ondes.
Vite, va recueillir mes larmes
D'en dessous des ondes limpides,
Tu recevras un beau cadeau,

Je t'offre pelisse de plumes. »
Le canard alla pour cueillir
Les larmes de Väinämöinen
D'en dessous des ondes limpides,
D'en haut de la vase noirâtre.
Recueillit de la mer les larmes
Les mit dans la main de Väinö.
Mais elles étaient transformées
Et devenues bien plus belles,
Se métamorphosant en perles.
En beaux coquillages bleuâtres
Pour servir de parure aux rois,
Des grands allégresse éternelle.

L'expédition pour la conquête du Sampo ne réussit pas complètement : Le talisman merveilleux est brisé, mais, quand même, ses fragments rapportés par les trois amis suffirent à faire progresser en puissance et en bonheur le Kalevala, c'est-à-dire la Finlande.

L'épopée finit, d'une façon très belle et très adroite, par un tableau étrange et merveilleux de la lutte entre le paganisme et le christianisme. Une jeune vierge, Marjatta va à la cueillette des airelles; une baie, montant d'elle-même le long de ses membres, pénètre dans sa bouche, et elle donne le jour à un enfant qui devient roi de Carélie. On reconnaît l'histoire chrétienne de la Vierge Marie et de la naissance du Christ, mais singulièrement modifiée. Il est à noter que Marja en Finnois veut dire « baie » ⁽¹⁾. La foi nouvelle triomphe, et le noble Väinämöinen, symbole du paganisme, quitte son peuple ingrat pour qui il a tant fait, mais sans haine et en lui laissant son kantélé, source de joies éternelles.

* * *

⁽¹⁾ Personne, semble-t-il, ne l'a fait observer. Marjatta veut donc dire : « issue d'une baie ».

Comme on le voit, le thème essentiel du Kalevala, destiné à lui donner son unité, est la lutte entre le pays du Nord et la Finlande pour la possession du Sampo. Mais les épisodes, d'ailleurs très beaux, qui s'intercalent dans l'action principale, prennent dans le poème une place tout aussi importante, tels l'histoire de Lemminkäinen et le drame de Kullervo.

Tel est ce poème clair et simple, sans exaltation héroïque, mais non sans mouvement ni chaleur, œuvre étrange certes, et sans analogie avec les autres épopées connues. On est émerveillé surtout quand on le lit, après avoir visité le pays. On croit respirer encore l'odeur balsamique des pins, et entendre le murmure des frondaisons agitées par le vent, ou le clapotis des eaux mugissantes des rapides sur les galets du rivage. Il n'est pas un trait de la vie simple des habitants de la solitude boisée qui ne soit évoqué dans cette œuvre nationale et populaire par excellence.

On pourrait croire, mais à tort, comme l'a montré Kaarle Krohn, qu'il n'y a pas, dans le Kalevala, le moindre souvenir d'événements historiques; la lutte séculaire entre les envahisseurs finnois et les Lapons refoulés vers le Nord transparaît dans l'expédition au Pohjola. Et encore, les recherches récentes tendent à révoquer en doute cette conception. « Lapon » serait un simple terme de mépris sans précision, et le Pohjola serait une région purement imaginaire.

Le milieu géographique non plus n'est pas décrit d'une façon précise, mais il y a dans ce vague même, dans cette absence de plasticité quelque chose de flou qui donne à toute l'épopée un caractère de ballade, extrêmement suggestif et provoquant chez le lecteur ce penchant à la rêverie qui est sans doute, un des éléments essentiels de la poésie. En revanche, si l'ensemble est imprécis, quel réalisme délicieux dans les détails !

A l'étranger, le Kalevala attira surtout l'attention, non pas par sa valeur intrinsèque, qui laissa d'abord indifférents les philologues, mais par les arguments qu'il apportait à certains théoriciens de la question homérique.

Tout d'abord, nous avons ici un ensemble énorme de matériaux poétiques transmis uniquement pendant des siècles, par la tradition orale, ce qu'on avait si souvent déclaré impossible.

D'autre part, nous avons un poème qui donne à première vue l'impression d'un tout organique et qui pourtant est formé, sans remaniement ni additions, de l'assemblage de cantilènes indépendantes existant auparavant, car Lönnrot n'a pas ajouté un vers aux matériaux dont il disposait. Il a eu le grand mérite de nous laisser toutes ses variantes, publiées ou manuscrites, et ses plans de composition. Il prétendait modestement, n'avoir fait qu'imiter les Laulajat, chanteurs finnois, qui, se transmettant oralement les poèmes, les enrichissaient continuellement d'additions nouvelles, et combinaient les épisodes selon l'inspiration du moment. Il est digne de remarque qu'il n'y a jamais eu, en Carélie, de chanteurs de profession semblables aux aèdes, aux bardes ou aux scaldes. Ces poètes rustiques étaient des paysans comme les autres, qui chantaient occasionnellement, gens sans instruction, qui l'avouent modestement, mais se sentent fiers d'autre part d'être animés de l'inspiration divine ⁽¹⁾. Lönnrot se disait le dernier des Laulajat, et, en effet, né et resté pauvre et simple de mœurs, il se sentait en communion parfaite avec ces humbles poètes anonymes dont il partageait la vie. Mais, de plus, c'était un homme instruit, un philologue, mais doublé d'un vrai poète à qui un instinct

(1) Il convient toutefois de faire remarquer que le nombre de familles où se perpétue le génie poétique est très limité. La plus digne de mention est celle des Che-meikka, dont le plus célèbre, Pedri, est mort en 1915, âgé de quatre-vingt dix-huit ans.

merveilleux dictait ce qu'il devait faire. Son travail n'était pas l'œuvre machinale d'un « Buchbinder », il choisissait et combinait ses variantes d'après un plan méthodique qu'il pouvait d'ailleurs modifier au cours de son travail, ainsi qu'il appert des différences entre le premier et le second Kalevala.

L'exemple de Lönnrot fut bientôt suivi par d'autres collectionneurs et, sous les auspices de la « Société de Littérature finnoise », de nombreux chercheurs se sont mis avec ardeur à rassembler systématiquement les poèmes populaires de tout genre. 1400 personnes appartenant à toutes les classes sociales ont pris part à ce travail et le peuple finnois peut se vanter de posséder aujourd'hui la plus riche collection de chants populaires du monde, puisqu'elle comprend environ un demi-million de variantes, conservées dans les archives de la Société de Littérature à Helsingfors, il y a là environ 50.000 chants magiques, 40.000 chants populaires, 32.000 contes, 75.000 formules de conjuration, 17.000 mélodies populaires, 155.000 proverbes, 45.000 énigmes, etc. Une petite partie seulement de ces richesses a été livrée à la publicité.

Bien entendu, on a soigneusement noté le lieu de provenance de ces innombrables documents, et aussi, autant que possible, l'époque. On a pu étudier ainsi avec précision la poésie populaire; les recherches ont montré qu'un thème donné se modifiait de plus en plus à mesure qu'il s'écartait de son lieu d'origine et qu'il en était de même dans le temps, quand, restant dans un même endroit, il se transmettait de génération en génération. En remontant à rebours la piste suivie, on est parvenu ainsi à retrouver la forme primitive des thèmes poétiques, et cette méthode, qu'on a commencé à appliquer ailleurs, s'appelle la « méthode finnoise ». On n'ignore pas que Helsingfors est devenu le grand centre des études de folklore.

Le succès du Kalevala ne put exercer immédiatement son influence sur la littérature finnoise, les fonctionnaires interdisant la publication d'ouvrages en langue finnoise. Mais l'opposition ne fit qu'exciter l'ardeur des fennophiles dont le premier et le plus actif fut Snellman. Dans son journal *Saïma*, il plaida avec persévérance et enthousiasme la cause du bel idiome national. Peu à peu, on finit par l'admettre dans l'enseignement et l'administration, malgré les appréhensions de ceux qui craignaient de voir, par l'abandon du suédois comme langue de culture, se rompre le contact de la Finlande avec l'Europe civilisée. Ce n'est pas, évidemment que le suédois soit une grande langue de civilisation, mais, quand même, en tant qu'idiome scandinave et germanique, il rend faciles les relations avec l'Europe occidentale; le suédois a aussi l'avantage d'être une langue indo-européenne, comme celle de presque toute l'Europe, et d'avoir derrière lui une longue tradition. On craignait aussi l'impossibilité de créer une terminologie scientifique finnoise; toutes ces craintes ont été vaines et, peu à peu, le finnois a fini par être admis dans l'enseignement. La première école secondaire avec le finnois comme langue véhiculaire a été fondée à Jyväskylä en 1858. A partir de 1863, les cours purent être professés en finnois à l'université, et, enfin, depuis 1874, les professeurs de l'Université sont tenus de connaître les deux langues nationales. La lutte entre les défenseurs des deux langues a souvent pris un aspect très déplaisant, semant la discorde jusqu'au sein des familles, et les adversaires s'appliquant les étiquettes à terminaison injurieuse de « fennomane » et « suécomane ». Le conflit était d'autant plus grave qu'il se compliquait jusqu'à un certain point d'une lutte entre classes sociales, le finnois étant la langue de presque tous les paysans et d'une grande partie des ouvriers, et le suédois étant surtout parlé par la bourgeoisie. La situation est donc la même que, naguère,

dans la moitié septentrionale de la Belgique. Les Finlandais de langue suédoise représentent environ le dixième de la population, mais leur rôle est plus important que leur nombre ne le ferait supposer. Enfin une loi très libérale (1922) a su donner satisfaction aux deux partis, sauf, bien entendu, aux extrémistes.

Avant la publication du Kalevala, la langue de la prose était le dialecte de la Finlande occidentale. Depuis lors, elle s'est enrichie de nombreux emprunts au vocabulaire, beaucoup plus riche, du carélien, et une brillante floraison littéraire a contribué au progrès rapide de l'élaboration de la langue, qu'on peut considérer comme fixée dès à présent. Elle se prête admirablement à la poésie et aux belles lettres, et a su, également, acquérir rapidement un vocabulaire littéraire et philosophique complet. Il semble qu'il y ait eu à cet égard une imitation excessive de la construction et de la formation des mots dans les langues scandinaves et en allemand. Il y a là un excès qu'il serait souhaitable de voir réprimer, pour conserver la belle simplicité et la clarté lumineuse du pur finnois.

Le Kalevala a inspiré également de nombreuses œuvres dans les arts plastiques et la musique. En somme, c'est un phénomène merveilleux, et dont l'histoire offre peu d'exemples, que la publication d'une œuvre qui donne l'éveil à une langue et à une nation, et vivifie les arts et la littérature. On peut dire que toute la Finlande moderne est fondée sur le Kalevala et nous pouvons trouver enviable le sort des heureux enfants de Finlande qui, comme les petits contemporains de Périclès, apprennent à lire dans un beau poème consacré à la gloire de leur pays.

BIBLIOGRAPHIE

Sur les peuples finno-ougriens, consulter l'excellent petit volume : J. SZINNYEI, *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, Leipzig, Gieschen, n° 463, 1910.

Pour l'étude de la langue finnoise, il n'y a pas de grammaire en français, celle de DUPONT étant épuisée. En anglais, nous avons C. N. E. ELIOT, *Finnish Grammar*, Oxford, 1890, avec une longue introduction sur les langues finno-ougriennes, un chapitre sur la langue du Kalevala et des extraits de ce poème avec notes et traduction littérale. En allemand : J. NEUHAUS, *Kleine Finnische Sprachlehre*, Heidelberg, Groos, première édition, 1908. C'est un ouvrage plus scientifique que pratique, avec une introduction et un vocabulaire étymologique intéressants. Enfin, il y a un admirable *Lehrbuch* de A. ROSENQVIST, Leipzig, Holtze, 1925, avec cartes, illustrations, livre de lecture et vocabulaire. En 1934, M. HANS JENSEN, professeur à l'Université de Kiel et iraniste comme moi, a fait paraître à Hambourg (éditeur Augustin) la première partie d'une grammaire scientifique finnoise.

Pour connaître le pays, la géographie de RECLUS, Europe scandinave et russe, est toujours intéressante. L'ouvrage récent de J. ÖHQUIST, *Finnland*, Berlin, 1928, étudie le pays sous tous ses aspects, et dispense presque de tout ce qui a précédé, il est suivi d'une excellente bibliographie. Il est probable qu'aucun pays ne possède de documents cartographiques aussi merveilleux que l'*Atlas of Finland*, publié sous les auspices du gouvernement finlandais.

Comme récits de voyage, signalons le vieil ACERBI, *Travels through Sweden, Finland, etc.*, Londres, 1802, 2 volumes 4°. Comme ouvrage récent, Mrs A. TWEEDIE, *Through Finland in Carts*, multiples éditions, 1897 et suiv. (éd. Nelson 1913). J. LECLERCQ, *La Finlande aux mille lacs*, Paris, Plon, 1914. O. M. REUTER, *La Finlande et les Finlandais*, Helsingfors, 1889, a vieilli mais a encore une grande valeur. W. SÖDERHJELM, *Finlande et Finlandais*, Paris, Colin, 1913.

Pour le Kalevala, l'ouvrage capital reste D. COMPARETTI, *Il Kalewala*, Rome, 1904, traduit en allemand, Halle, 1892, et en anglais. A compléter par les *Kalewala Studien* de K. KROHNE, Helsingfors, 1924 et suiv.

Traductions : Le Kalevala a été traduit en tout ou en partie en une dizaine de langues. La traduction de LEOUZON LE DUC, Paris, 1845, 1867 et 1879, était très incorrecte. Elle était depuis longtemps épuisée, quand, en 1926, Ch. GUYOT a publié chez Piazza, Paris, une anthologie des principaux passages. Nous avons actuellement la chance de posséder, dans la collection « les cent chefs-d'œuvre étrangers », Paris, Renaissance du Livre (1927), une excellente traduction en prose rythmée du tiers environ du Kalevala, par J. L. PERRET, qui a publié également, dans « Les Cahiers de Finlande », Helsingfors, 1909, une traduction en vers blancs de passages choisis dans les 25 premiers chants.

Il m'a fait savoir que la maison Stock, de Paris, publierait bientôt une traduction complète de l'épopée finnoise.

Pour la question linguistique, particulièrement intéressante pour nous par ses analogies avec la question flamande, voir le numéro du 15 janvier 1930 du journal *L'Unité* et SETÄLÄ, *La lutte des langues en Finlande*, Paris, Champion, 1920, avec avant-propos de MEILLET.

A. BRICTEUX.

Nos savants à l'honneur

L'inauguration du buste de M. Wilmotte

Les anciens élèves de M. Maurice Wilmotte ont voulu, le 12 octobre 1935, témoigner au créateur de l'école belge de philologie romane les sentiments de reconnaissance et d'admiration que leur inspire la brillante carrière de leur Maître.

Ils lui ont offert son buste, saisissante réalisation du sculpteur Louis Dupont, au cours d'une manifestation extrêmement simple, honorée de la présence de M. Bovesse, Ministre des Sciences et des Arts, dans la bibliothèque même de la section de philologie romane.

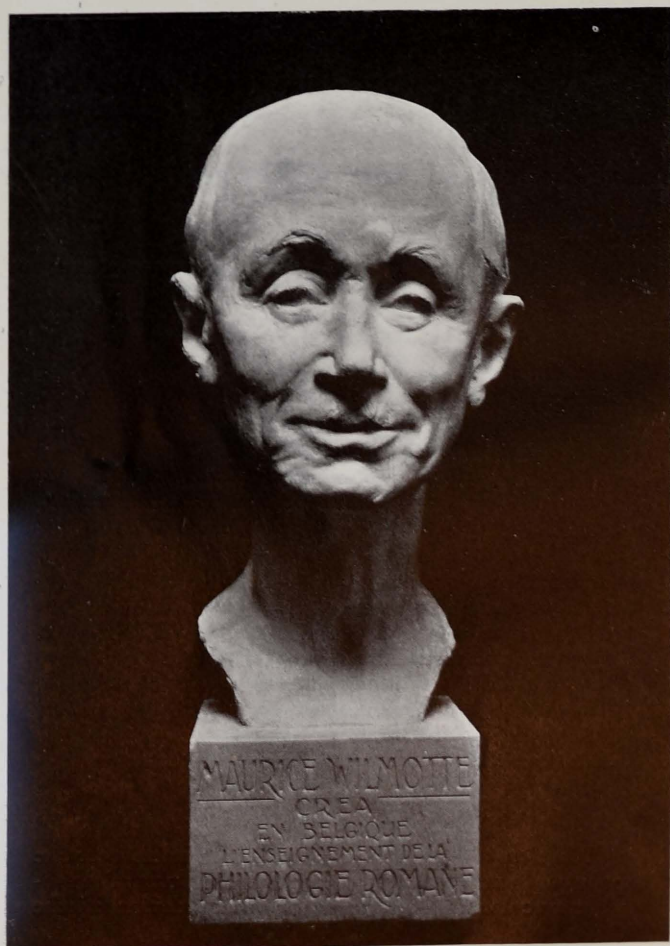
A M. Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain, en sa qualité de doyen des élèves du savant philologue, revenait l'honneur de prononcer le discours que la cérémonie comportait.

Notre éminent collègue a su évoquer de manière parfaite l'Œuvre et l'enseignement de celui qui, de sa chaire liégeoise, a vu rayonner son influence pendant près de quarante-cinq années sur les meilleurs romanistes de Belgique et même de l'étranger.

Nous reproduisons ci-dessous ses paroles.

Cher Maître,

C'était en une année lointaine, trop lointaine peut-être pour que je me prive de la coquetterie de ne plus m'en souvenir avec une précision absolue, du moins devant le jeune



MAURICE WILMETTE
CREA
EN BELGIQUE
L'ENSEIGNEMENT DE LA
PHILOGIE ROMAINE

public qui m'écoute. Il pourrait faire des comparaisons fâcheuses entre nous, sur les irréparables outrages, j'entends entre vous et l'ancien élève qui vous parle. Mais l'exactitude ne me paraît interdite ni compromettante si je précise : c'était au mois d'octobre quand les feuilles tombaient dans la cour de l'annexe universitaire sise rue Saint-Gilles, qu'on appelait l'Ecole Normale des Humanités et qui, fondée en 1852, était vouée au culte de ce qui s'appelait autrefois d'un mot d'acception un peu flottante, mais aimable : les Belles-Lettres. Depuis lors, l'Institut Montefiore a remplacé la demeure des Muses, je veux dire de six Muses sur neuf, car la musique, l'astronomie et la danse n'y étaient point reçues, mais la littérature et l'histoire y résidaient et, à défaut d'Euterpe, d'Uranie et de Terpsichore, nous avions Calliope, Melpomène, Clio et autres, à qui rendre des hommages.

Or donc, en une matinée d'octobre (au lendemain d'une cérémonie analogue à celle qui vient de vous réunir, Messieurs) dans la cour aux arbres secoués par le vent d'automne, des professeurs passaient devant les nouveaux-venus (dont j'étais), et les *deuxièmes*, *troisièmes* et *quatrièmes années*, des professeurs plus ou moins vénérables pour l'aspect, et, en tout cas, respectables et dignes d'être respectés pour leurs services intellectuels déjà longs et pour leur autorité scientifique : tels Jean Stecher, Joseph Delbœuf, Louis Roersch, Godefroid Kurth... Un autre attirait spécialement les regards, parce qu'il n'était pas encore vénérable, parce qu'il semblait revenir d'un mystérieux voyage et qu'il portait sous le bras gauche un savoir qui devait être, lui aussi, mystérieux. Les bien-informés parmi les étudiants prenaient le ton des oiseaux du petit bois de la célèbre ballade d'Alphonse Daudet, qui se confiaient : « C'est un sous-préfet ! » Ils chuchotaient : « C'est Wilmotte ».

Pardonnez-moi, cher Maître, de laisser tomber aujourd'hui, comme autrefois, la formule sacramentelle de *Monsieur le*

Professeur que, peu respectueusement, je l'avoue, nous réservions pour les heures d'audience privée et pour le jour du tapis vert.

Et puis, que veut-on ? vous n'étiez pas comme le sous-préfet que le rossignol du délicieux conteur français prétendait connaître depuis longtemps. Vous n'étiez pas chauve. Le privilège de ne pas l'être vous est resté. Vous étiez jeune et vous étiez chargé d'une science jeune à maints égards. Au surplus, le savoir que vous aviez dans votre serviette, et dans la tête, n'était point mystérieux s'il faut comprendre par ce mot quelque chose qui aurait été hermétique et rebutant. Mais votre personne avait pour nous, des moins de vingt ans, une allure qui imposait malgré votre âge, et qu'on n'oublie pas, même après un demi-siècle de vie. Le chef légèrement incliné (déjà ! mais l'inclination ne s'est jamais accentuée), la silhouette fine, encore tout estudiantine, bien prise dans un élégant pardessus brun à col de velours (ici, j'ose rappeler le souvenir parce qu'il n'est que vestimentaire et parce qu'il est peu compromettant pour moi), vous passiez devant nous, correct, un peu froid, tout en répondant courtoisement à notre salut, car vous n'exigiez pas de vos étudiants le *garde-à-vous* et le *portez-armes*. Néanmoins, nous sentions qu'il y avait une distance entre l'auditeur et le maître : nous observions la distance.

L'accueil se faisait immédiatement cordial et séduisant de votre part, et nous ne tardions pas à être renseignés sur le mystérieux voyage que vous aviez accompli. Vous étiez de retour, et de France, et d'Allemagne, et d'Italie. Vous nous rapportiez l'Amérique, le Nouveau-Monde, qui s'appelait la philologie romane, la science jeune dont je parlais à l'instant, la science que je proclame jeune sans le moindre sentiment de dédain à l'endroit d'une science d'âge mûr, qui avait fait ses preuves (et quelles preuves !) : la philologie classique.

Ainsi que je l'ai déclaré en une autre circonstance, vous nous appreniez à penser, avec Charles Perrault dans son poème du *Siècle de Louis le Grand*,

Que l'on peut comparer, sans crainte d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

Mais vous ne nous appreniez pas à mépriser l'empereur Auguste, qui fut de Rome. Vous professiez cette simple vérité de fait : que Louis XIV, de France, avait été le roi d'une grande littérature et que son pays possédait ses antiquités nationales, de nobles antiquités après tout. En d'autres mots, vous nous faisiez réfléchir à ce que la civilisation, issue d'Athènes et de Rome, avait provoqué de vie nouvelle, ou de vie renouvelée, dans l'Europe du Moyen Age et des temps modernes, à ce que cette même Europe avait, de son côté, engendré de beauté littéraire propre, de beauté éternelle ou, si l'on aime mieux, éternellement nourrissante pour l'âme et l'intelligence humaines.

D'une manière générale au reste, l'enseignement reçu à l'Ecole Normale des Humanités dépouillait le terme *philologie* de son air rébarbatif ou pédantesque. Pour nous tous, de n'importe quelle section, ce terme, qu'il fût appliqué à l'Orient, à la Grèce, à la Rome antique, à la France actuelle ou à quelque autre nation moderne, désignait une éminente spéculation de l'esprit ; il désignait un ensemble de recherches, une science ayant pour mission de discerner, dans les chefs-d'œuvre de la poésie et de la prose, non seulement le talent ou le génie des auteurs, mais aussi l'influence des modèles dont ils se sont inspirés, les idées distinguées, ou parfois quelconques, et la conception du monde que reflètent leurs écrits, en même temps que la genèse de ces idées, leur évolution et leurs rapports avec la vie sociale ou individuelle de l'humanité. Ainsi, de par les méditations et les démonstrations d'une science de l'espèce, l'histoire des lettres

apparaît-elle jointe nécessairement à l'histoire des peuples, et à celle des langues qu'ils emploient. Ainsi se range-t-elle parmi les sciences dénommées historiques. Etant consacrée à cette Europe moderne qui vient de la Rome antique et qui lui survit dans les divers parlers littéraires et populaires de souche latine, elle est donc la philologie romane ou la science encore toute jeune il y a près d'un demi-siècle, dont mes condisciples et moi nous eûmes la révélation par un professeur qui avait une identique physionomie de jeunesse.

Par la même révélation, ou par la même occasion, sur les bancs qui nous groupaient devant vous, cher Maître, et dans d'autres leçons que nous faisaient vos collègues aînés, nous constations qu'il est des vérités littéraires qui ne sont pas simple impression, mais qui se doivent établir avec la sérénité d'intelligence et la rigueur d'observation que l'on requiert pour l'élaboration des vérités purement scientifiques. Sur ces mêmes bancs, nous nous persuadions que le perfectionnement du sens esthétique est lié, par de nombreuses attaches, à l'étendue des connaissances. Certes, le goût se distingue essentiellement par ce caractère que les philosophes appelleraient *l'innéité*, mais il est toujours plus ou moins soumis aux lois du « devenir ». Pour en accroître la pureté et la solidité, nous devons le promener dans toutes les directions, lui faire faire ses classes. Et l'on aurait tort de s'effaroucher de cette discipline imposée à une faculté innée. Le savoir et la raison ne suppriment pas le don de jouir des immortelles créations de l'esprit humain. De l'association des dispositions naturelles et d'une *judiciaire* patiemment formée, il résulte en nous ce qui se désigne l'esprit littéraire, le sens esthétique, l'aptitude à comprendre.

Voilà pourquoi se sont tus aujourd'hui ceux qui jadis nous raillèrent en nous dénommant « les archéologues de la littérature ». Ils accusaient la philologie romane de n'être

que médiéviste. Assurément, elle fut médiéviste, mais elle devait l'être. Elle devait accomplir la tâche qu'on avait négligée en France durant des siècles : s'informer de ce qu'étaient les racines de l'arbre et de la plante, pour mieux s'expliquer l'éclosion des feuilles et des fleurs. La chose revient à dire tout uniment qu'étudier les racines, ce n'est pas nier l'existence des feuilles et des fleurs, non plus que leur germination mystérieuse et leur radieuse splendeur.

Mais les novices, que nous étions, avaient d'autres émerveillements, des émerveillements d'enfants dont les yeux s'ouvrent à la lumière toute fraîche de l'univers. Vous vous serviez du wallon pour nous enseigner l'ancien français et le français moderne. Oui, du wallon, et ce fut l'une des grosses surprises de nos premières journées de fréquentation de l'Ecole Normale des Humanités; oui, je le répète, vous ameniez devant nous ce parent pauvre qu'on met d'ordinaire au bout de la table, lorsque les langues littéraires festinent et se congratulent en s'exclamant : « C'est nous qui sont les duchesses »; oui, ce pelé, ce galeux devenait à la fois un objet et un outil d'enseignement.

On le consultait pour s'instruire, mais on ne l'extrayait pas, comme une pièce d'archives, d'une armoire poussiéreuse. On le consultait, si j'ose ainsi parler, sur place, à la campagne. On allait le cueillir sur les lèvres de l'homme des champs et de la vieille *bonne femme*. Je déclare : « on allait ». Certes, nous allions en groupe, de village en village, faire des enquêtes sous votre conduite, car vous n'avez pas attendu la réorganisation de nos musées d'art ni les mandements ministériels pour imaginer les *visites guidées*. Nous avons eu, grâce à vous, et avec vous, de ces visites qui étaient des excursions philologiques, et des exercices exécutés avec quelle bonne franquette!!! On s'arrêtait pour « casser la croûte » et vider le démocratique « pinteau » aux cabarets des *Quatre Vents*, ou de la *Renommée*, ou des *Amis réunis*. En ces mêmes années lointaines, le folklore venait à nous.

Il nous était, lui aussi, une révélation. Sans doute, il avait de l'âge à cette époque. C'était déjà un « petit vieux », ou, si vous me passez l'expression, la science, que le mot désigne, était déjà une « petite vieille » qui avait beaucoup travaillé, mais la « petite vieille » avait encore des antres peu fréquentés, des chambres obscures, que se réservaient ses fervents, lesquels étaient des simples et des austères. Ces enseignements ou ces renseignements n'étaient pas encore matière d'études universitaires, et je n'ai pas oublié la façon dont vous rendiez hommage à ce très modeste Monsieur Jourdain du folklore sans le savoir : « C'est dans une de nos petites rues de Liège qu'a vécu et que vit encore l'un des meilleurs folkloristes de la première heure, Auguste Hock ». Vous connaissiez bien ce brave enquêteur de la première heure. Vous avez, comme lui, fait du folklore devant nous. Vous en avez fait quand il y avait du mérite à en faire... Et ce fut plus d'une fois aussi en plein champ ou en pleine route, ou dans les cabarets susdits entre les murs desquels s'effectuaient nos exercices phonétiques sur le wallon *in anima vili*.

Parfois des quolibets accueillaient nos questions, et vous vous souvenez évidemment de ces réponses de paysans défiants à qui nous demandions en montrant du doigt un objet : « Comment dit-on ça dans votre patois ? — On le dit..., on le dit..., comme vos le dihez, Moncheû ! », et là-dessus une pirouette ou un éclat de rire ! Néanmoins, *Moncheû* ne bronchait pas ; le maître gardait le sourire et l'espérance. Ses disciples les gardaient également. Ils éprouvaient, nous éprouvions malgré tout la joie (joie d'initiés aux mystères d'Eleusis) de voir des fils ténus et lumineux se tendre, se dessiner devant nos regards, des fils qui nous rattachaient à la vie que nous vivions au foyer : la science, qui nous était professée, avait pour nous un charme captivant, celui de nous replonger, à chaque heure, dans notre atmosphère quotidienne.

Nous n'étions donc pas précisément en vase clos dans notre Ecole Normale, sans compter que l'Université même nous appelait tous les jours à elle; elle nous appelait de ses grands yeux; elle était aussi notre maison d'éducation, car les élèves des Humanités (faut-il le noter dans mon rapide historique ?) recevaient un double enseignement, chez eux, dans leur Ecole et, de plus, à l'illustre Alma Mater de Liège.

Mais, vous le savez, Messieurs, la réforme de l'enseignement supérieur, par la loi organique de 1890-1891, entraîna la création ou le transfert du doctorat en philologie romane à la Faculté de Philosophie et Lettres. Ainsi, de l'Ecole supprimée, les études qu'elle avait inaugurées passèrent à l'Université. Elles y passèrent pour briller sur un théâtre plus vaste, mais avec toujours, à leur base, les méthodes scientifiques que leur créateur, M. Wilmotte, avait apprises à Paris, à Berlin, à Halle-sur-Saale, à Bonn, à Rome, à Florence, et qu'il avait pratiquées rue Saint-Gilles, en les marquant du sceau de son tempérament original et avant-gardiste.

Ainsi fut fondée la philologie romane en Belgique. L'Université wallonne en a été le berceau, le premier foyer. A ce foyer, des flambeaux se sont allumés qui ont porté la flamme sacrée à Louvain, à Bruxelles et à Gand.

Désormais, l'étude des langues et des littératures romanes est devenue affaire grave et réfléchie. L'amateurisme cède la place au scientisme, mais un scientisme qui s'abstient de toute attitude hautaine envers le passé. Vous n'avez jamais nié, cher Maître, la valeur du passé quand il portait les noms de Reiffenberg, Auguste Scheler, Stanislas Bormans, Charles Grandgagnage, Charles Potvin, Auguste Hock. Si, pour telles de leurs enquêtes et de leurs productions, nous les qualifions d'amateurs, c'est un peu parce qu'on est tenu de faire des classifications dans le domaine des hommes comme dans celui des plantes. Nous leur reconnaissons assurément (et, le premier, vous l'avez reconnu devant nous) le sens inné,

ou l'instinct du labeur solide, lent, patient, prudent qui finit, quand il arrive à s'imposer de sévères procédés d'investigation, par s'orner du titre de science. Vous nous avez inculqué la pensée très sage qu'en somme, rien ne se délimite nettement, dans n'importe quel ordre des recherches de l'esprit humain, que si, par exemple, Zénobe Gramme, devant son humble établi d'ouvrier modelleur, n'est que le commencement ou l'embryon d'un savant physicien, la science de la physique n'existerait pas, sans lui, dans toutes ses merveilleuses réalisations de l'heure présente, et que la cité de Saint Lambert devait, à cet amateur qui souvent s'est contenté de *tâter*, un monument aussi bien qu'aux scientifiques d'indiscutable renom qui furent le géologue André Dumont et le biologiste Edouard Van Beneden. Mais, n'omettons pas de l'ajouter, la science a ceci de spécial ou de propre qu'elle ignore les délices des gens à l'estomac satisfait, des gens qui s'asseyent pour digérer et s'endorment. Elle a reçu, comme d'une implacable puissance, l'arrêt cruel qui fut intimé au Juif Errant. Elle ne saurait s'empêcher de s'informer constamment de ce qui se passe autour d'elle ou à mille lieues d'elle. Elle est forcée de se tenir au courant (*dure et triste fortune...* ou formule, comme on voudra). Aussi elle va, elle marche toujours. Vous nous l'avez montrée dans l'accomplissement de sa longue et lourde tâche, parce que, soumis à sa loi sévère, toujours sur la brèche ou toujours en vigie, vous avez surveillé le large, et, de par vos leçons et vos écrits, elle nous est apparue qui s'en allait au loin, tel le vaisseau d'Emile Verhaeren :

Larges voiles au vent, ainsi que des louanges,
La proue ardente et fière et les haubans vermeils,
Le haut navire apparaissait, comme un archange
Vibrant d'ailes qui marcherait, dans le soleil.

Nous l'avons vue, la science, qui marchait au loin

Changeant ses pavillons, changeant ses équipages
Mais éternel dans son voyage autour des mers.

Elle s'en allait, de même encore que le vaisseau qui, suivant d'autres mots de notre grand poète belge, « nous hanta toujours, mais n'aborda jamais »... Elle n'aborde jamais, ou, si elle s'arrête, ce ne peut être que pour de courtes escales. Elle reprend sa route, en abandonnant la vérité d'hier puisque celle-ci est l'erreur d'aujourd'hui. Elle cherche toujours, parce qu'elle est un perpétuel recommencement, mais, pourtant dans son inlassable corps à corps avec l'inconnu, elle marque des points.

Ainsi, dès notre entrée dans la carrière, nous avons su que l'ignorant est l'homme qui ne change jamais. Ainsi, s'est ouverte en nous cette conscience critique qui nous a interdit à jamais de faire de notre plume une francisque, ou plutôt un goedendag qui, par exemple, renverse en quatre phrases les piles de centaines de livres composés chez nous de 1830 à 1880, et qui, dans le même élan, ne manque pas de frapper sur deux ou trois têtes qui (on ignore par quelle mystérieuse opération de mimétisme) se trouvent être toujours les mêmes : Potvin, Louis Hymans...

Il a fallu les efforts patients des philologues, professant la pure et probe doctrine que l'histoire est une vérité à établir, pour que ces têtes de Turcs, qui étaient des têtes de foires, fussent retirées de la circulation. Elles avaient trop servi. Le jeu de massacre et des condamnations en bloc a cessé.

Le noble labeur des réhabilitations, des autels expiatoires l'a remplacé. Il n'a pas produit que des résurrections, mais il a montré qu'on n'a pas rédigé l'histoire d'un demi-siècle de littérature nationale quand on a prêté à Potvin trois vers burlesques et mirlitonnesques d'un de ses confrères,

et quand on a cité l'alexandrin malencontreux que Louis Alvin met dans la bouche de Sardanapale :

Ce sceptre dans ma main n'est pas un petit poids.

Deux citations, dont l'une est erronée, ne constituent pas tout l'actif de la vieille Belgique, de 1830 à 1880, que peut-être nous avons le devoir de remercier parce qu'elle eut le goût des lettres et le mérite de s'appliquer à le répandre sur un sol ingrat, ou une terre réfractaire, parce qu'elle n'a pas dormi pendant ses « cinquante ans de liberté ».

Parler de la sorte, c'est affirmer que dans le monde universitaire de Liège, et vous me permettez d'ajouter : d'ailleurs, l'étude des vieilles lettres romanes ne s'est pas effectuée au détriment ou aux dépens des mêmes lettres romanes, lorsqu'elles sont jeunes, modernes ou contemporaines. Jamais, ces lettres ne furent des lettres mortes dans nos séminaires de philologie (et aujourd'hui surtout), car nos étudiants s'y disputent les sujets « dernier bateau ». Nous prions même le Ciel pour qu'il nous fasse des André Gide, des Comtesse de Noailles, des Paul Valéry à la douzaine ou en série (comme vous le voudrez) afin que nous ayons de quoi occuper nos éphèbes en mal de dissertations académiques qui sentent à plein nez le vingtième siècle. Chez nous, les maîtres, chez nous, les directeurs, l'inquiétude grandit de voir ainsi bouleversées ou déséquilibrées les lois de l'offre et de la demande. La littérature nouvelle ne suffit plus à satisfaire la fringale de modernité qui s'est emparée de la jeunesse actuelle.

Cher Maître, vous n'avez pas encouragé imprudemment les chercheurs d'horizons nouveaux, mais, sagement, vous les avez encouragés, car vous avez réfléchi que, si la *Chanson de Roland* occupait un bout de la littérature, et si le *Cimetière marin* se trouvait à l'autre bout, l'entre-deux formait une chaîne ininterrompue et que le devoir essentiel du professeur

de littérature était de diriger les regards de ses élèves vers les différents anneaux de la chaîne, parce que la littérature d'un peuple constitue un ensemble, ou un total.

Tous les ans, tous les temps, tous les auteurs de la littérature française vous sont familiers. L'écrivain de ce matin, le jeune piailleur à peine éclos du nid, vous attire parce qu'il pourrait être de la famille du « vieil antif » qui semble s'attribuer l'invention de l'exquise chantefable d'il y a huit siècles, *Aucassin et Nicolette*. Votre cerveau est divers par ses goûts, ses colorations et ses subdivisions, comme l'est la *Rose des Vents*. Vous étiez tel à vos débuts et, si je puise encore dans des souvenirs qui, hélas, sont bien d'antan, je vous vois, nous vous voyons, nous vos élèves, étant sortis d'un auditoire où vous aviez interprété des extraits de la Chrestomathie de Bartsch (un passage du *Roman de Renart* ou les *Deus Bordeors ribauz*) et utilisant nos sept minutes d'intervalle réglementaire à *griller la sèche*, autant par genre que par joie, nous vous voyons lire la revue d'avant-garde de votre ami Albert Mockel, la *Wallonie*, et passer à la correction d'épreuves pour votre revue (était-elle d'arrière-garde ?) le *Moyen Age*.

Dès cette époque et toujours, l'acte du promoteur, de l'excitateur, de l'animateur, s'est accompagné chez vous, du geste du producteur. Les écrits se sont constamment mêlés aux initiatives et vous vous êtes dressé une bibliographie d'environ 250 numéros et qui part de l'année 1881. Je me dispenserai de la lire et encore plus de la commenter et de la célébrer. L'heure n'est pas de la lecture publique des catalogues ou des rapports rectoraux. Mais je dirai pourtant bien que, par vos publications, comme par le mouvement d'études qui, sorti de Liège, et qui a, peu à peu, gagné les autres milieux universitaires, l'histoire littéraire de la Belgique (Moyen Age et temps modernes) a été recomposée, en grande partie, et, je répète, elle a été recomposée

grâce aux idées et aux méthodes qui forment la base de la critique d'érudition. De ce même mouvement, l'histoire littéraire de la France, en général, a largement bénéficié : elle en a tiré ou elle en a reçu de très précieux appoints. Pourquoi n'ajouterais-je pas que, de ce même mouvement, est issu un rajeunissement ou un renforcement (les deux termes ici se valent) de l'enseignement de la langue et de la littérature française dans nos Athénées et nos Collèges.

Le tout s'est opéré par le jeu des ondes sonores, courtes ou longues, qui se sont étendues à travers notre pays universitaire, en d'autres villes que Liège, en des villes où, vous n'en disconviez pas, des airs nouveaux furent inventés qui avaient bien, également, une musicalité propre.

Votre enseignement a eu ses répercussions et ses influences au-delà de nos frontières. Si les romanistes belges ont, selon le mot des discours académiques et des notices nécrologiques, *honori* des chaires à l'étranger, c'étaient, pour la plupart, des romanistes formés à Liège. L'un d'eux, devenu Français, porte le légitime renom d'avoir reconstitué en très grosse part l'histoire du théâtre médiéval : c'est Gustave Cohen. Qui sait si, aujourd'hui, ce théâtre brillerait à la fois d'une lumière nouvelle et d'une nouvelle vogue sans l'idée, que vous avez suggérée au futur maître de la Sorbonne, de choisir pour sujet de thèse l'étude de la mise en scène dans les Mystères ?

Mais, bornant notre vision à notre sol, osons le déclarer à l'honneur de la philologie française pratiquée chez nous, osons affirmer que, si la Belgique des lettres pures ou des œuvres de fiction, la Belgique qualifiée de littéraire, a le droit de s'adresser depuis son renouveau de 1880, à son amie, à sa grande voisine du Midi, sur le ton d'un Cid parlant à son père :

Ce que tu m'as donné, je te l'ai bien rendu,

elle n'en déclare pas moins qu'elle possède une compagne qui n'est pas trop indigne d'elle dans son pays. Elle la possède au sein de son Académie littéraire, une Académie, remarquons-le, qui est de langue et de littérature. En effet, si la philologie romane dispose de sièges dans la société nouvelle, c'est que le fondateur de cette société a pensé « qu'aux côtés de ceux qui emploient une langue avec autorité et l'enrichissent parfois inconsciemment, doivent se trouver ceux qui en étudient le perpétuel mouvement. La langue française est la forme la plus brillante de divers parlers romans auxquels elle se rattache étroitement. L'Académie ne peut pas ne pas se préoccuper de nos dialectes wallons si savoureux et si pleins de vie. De même que les érudits qui se sont adonnés à l'étude des langues germaniques ont rehaussé le prestige de l'Académie flamande, les philologues romans ont leur place à l'Académie de littérature française ».

Ainsi s'exprime le *Rapport au Roi*, signé du nom du Ministre des Sciences et des Arts Jules Destrée, rapport précédant l'acte de fondation daté du 19 août 1920.

L'art a une patrie, dit-on, la science n'en a pas. La littérature belge, qui est un art, paraît avoir des frontières ou du moins elle se délimite vis-à-vis de la France à condition que l'on y mette tous les raisonnements nécessaires pour lui tracer une démarcation. La philologie, qui est une science, est à la fois de partout et de nulle part. On a pu dresser des bilans qui s'intitulaient : *Le Mouvement des études romanes en Belgique*. Nous aurions peut-être l'obligation en cet instant d'en élaborer un. Mais, faute de temps, nous nous interdisons de le faire et surtout de peser, dans des balances auxquelles l'esprit de clocher risque de donner assez facilement le coup de pouce (suivant un langage métaphorique plutôt risqué, j'en conviens), des travaux scientifiques périmés, comme ceux de notre poète Van Hasselt, qui fut un peu un touche-à-tout. Mais ce n'est pas l'esprit de clocher

qui nous entraîne à déclarer (nous le déclarons ayant le cerveau froid et les mains calmes) que la participation du pays belge est *distincte* et *reconnaissable*, dans le domaine spécial des enquêtes linguistiques dont nous n'avons pu qu'indiquer l'ampleur et la diversité. Nous estimons, en effet, que la philologie française qui travaille depuis cent ans n'aurait pas toute la physionomie que nous lui voyons sans l'apport de nos premiers chercheurs isolés, de ces précurseurs déjà cités comme Scheler, Grandgagnage, et sans (ici, je souligne à gros traits) la collaboration régulière et féconde de nos groupements universitaires et tout particulièrement du groupement qu'on a désigné l'Ecole de Liège. Cette Ecole a un fondateur connu. Il est connu et il est réputé entre autres pour la raison qu'il a donné le premier branle à ces études vraiment scientifiques de dialectologie wallonne qui restent l'un des efforts les plus typiques, les plus belges de la philologie dans nos contrées et nos milieux sociaux d'expression française.

Telle est donc l'œuvre aujourd'hui exaltée, une œuvre qui n'a pu être accomplie que par un *concours* de facultés et de qualités qui sont un allant intellectuel toujours en alerte, une érudition vaste et sûre, une fine compréhension de tout ce qui touche à la vie de l'esprit, une curiosité inlassablement en éveil.

La salle, cette salle qui sert présentement d'auditoire de philologie romane, m'est étrangère. Elle est pour moi l'Inconnue que je salue pour la première fois. Oui, pour la première fois (l'avouerai-je ?) mes yeux parcourent ces murs entre lesquels tant de paroles savantes furent proférées et tant de pensées fécondes furent éveillées. Mais j'y respire néanmoins l'air de l'adolescence studieuse qui fut la mienne à l'Université de Liège. J'ai l'impression d'y voir le passé qui contemple le présent au labeur. L'esprit de la vieille Ecole des Humanités y souffle encore. Autour de moi, il

erre cette chose indéfinissable et qui cependant compte parmi les plus émouvantes de l'existence humaine : une atmosphère morale, une atmosphère dont notre âme s'enveloppe subitement et complètement dès que nous pénétrons dans de grands ou de menus asiles de science qui ont vu se dérouler la vie collective et pensante d'une longue suite de générations vouées aux mêmes tâches et aux mêmes recherches.

J'ai aussi l'impression qu'à partir de maintenant, cette atmosphère sera plus prenante pour les nouveau-venus, puisque, cher Maître, vous serez toujours là, merveilleusement vivant, grâce au talent distingué de M. Louis Dupont qui contribue avec tant d'éclat au renom artistique de votre ville natale. Vous serez toujours là, gardien pieux et lumière vigilante du Temple que vous avez édifié.

Monsieur le Recteur,

Que ces derniers mots — mes derniers mots — prennent, de par votre autorité, la valeur et la signification du geste officiel que vous m'avez fait l'honneur de me demander, le geste qui est de remettre et de confier à votre glorieuse Université le buste d'un de vos grands professeurs et de l'un de vos éducateurs les mieux doués pour les initiatives hardies.

Offert par ses disciples et ses admirateurs au nom desquels je vous le remets et vous le confie, il restera l'entité morale qui s'appelle à la fois le passé, le présent et l'avenir. Il restera dans cet auditoire pour évoquer une longue et féconde carrière d'enseignement, une activité universitaire qui s'affirme comme l'une des plus marquantes que le haut enseignement des lettres ait eues en Belgique.

M. le Recteur s'associa aux éloquentes paroles du professeur Georges Doutrepont pour accepter le don de la remarquable œuvre

d'art et pour exprimer l'espoir que, bientôt, le buste du Maître pourrait être placé dans une salle plus digne de lui que celle dont l'exiguïté et le délabrement des locaux universitaires ont contraint jusqu'ici nos philologues romanistes de se contenter.

Il félicita le jubilaire de son étonnante jeunesse et le remercia de ne pas avoir oublié le chemin de l'Université de Liège.

Très applaudi, Maurice Wilmotte témoigna sa gratitude aux organisateurs de la manifestation et, en quelques phrases que nous ne pouvons songer à reproduire, de crainte de leur enlever cet accent dont le Maître a le secret, rappela combien il avait aimé son métier de professeur et avec quel généreux enthousiasme il s'y était toujours adonné. Fort ému, il évoqua le souvenir de ses élèves, jeunes et vieux, et se réjouit de constater que les meilleurs d'entre eux, dans des voies parfois bien différentes de celles où lui-même les avait d'abord conduits, ont réussi à faire progresser la science de la philologie romane.

Le caractère strictement intime de la manifestation ne s'accommodait point d'une publicité étendue, mais il convenait, dans ce bulletin des Amis de l'Université de Liège, d'en conserver un écho.



Liou Frederick

Nécrologie

Léon Fredericq

(1851-1935)

Le 2 septembre dernier, Léon Fredericq succombait à Liège, dans la quatre-vingt cinquième année de son âge, calmement, sans révolte, au mal qu'il endurait depuis plusieurs mois avec un courage, une patience, un stoïcisme tout antique. Aussi, aux yeux des proches, des intimes, des disciples qui l'entourèrent dans cette maladie — la première et la dernière dont il devait souffrir —, sa mort parut-elle, par sa grandeur, digne de la grande et harmonieuse vie dont trop tôt, elle interrompait le cours.

Léon Fredericq naquit à Gand le 24 août 1851, d'un père flamand et d'une mère française. Le milieu dont il procédait, le prédestinait tout naturellement à une existence consacrée aux choses de l'esprit. Son père, médecin praticien dévoué corps et âme à la clientèle populaire vers quoi l'entraînaient ses aspirations démocratiques, avait néanmoins trouvé le temps de publier des ouvrages de vulgarisation de botanique et d'astronomie. Parmi ses oncles et tantes, nous trouvons les sœurs Rosalie et Virginie Loveling, poétesses flamandes, et le philosophe français François Huet. Le romancier flamand Cyriel Buysse et le botaniste Mac Leod, profes-

seur à l'Université de Gand, étaient ses cousins. Ce milieu familial devait orienter son frère aîné, Paul Fredericq, professeur à l'Université de Gand, vers les sciences historiques. Peut-être Léon Fredericq fut-il plus spécialement redevable de son goût pour les sciences naturelles, à son admiration pour son père et à son amitié pour Ernest Plateau, fils du célèbre physicien gantois. Toujours est-il que, dès son enfance, nous le voyons collectionner papillons, coquillages, végétaux, minéraux, cependant que Joseph Plateau, aveugle, recourait à sa bénévole assistance pour la réalisation et l'observation de ses propres expériences.

Après des études particulièrement brillantes à l'Athénée royal et à l'Université de Gand, Léon Fredericq, proclamé docteur en sciences naturelles en 1871 et docteur en médecine en 1875, avait obtenu une bourse de voyage. Il se rendit à Strasbourg où il travailla sous la direction de Hoppe-Seyler et à Paris où il fut l'élève de Paul Bert. Il n'en fallut pas davantage pour que, rentré en Belgique, il abandonnât tout projet de médecine pratique et se résolut à faire une carrière purement scientifique. Décision quasi héroïque car, à cette époque, il n'y avait guère d'avenir pour qui s'adonnait à la recherche désintéressée et le premier traitement que toucha le jeune physiologiste, dépourvu de toute fortune personnelle, s'élevait à peine à mille francs par an !

Léon Fredericq se met donc courageusement à l'œuvre. Bientôt ses travaux sur la coagulation du sang et la physiologie du poulpe attirent sur lui l'attention de l'illustre Théodore Schwann qui, touché par l'éméritat, le fait désigner en 1879, pour lui succéder dans la chaire de physiologie de l'Université de Liège. En ces temps-là, les enseignements de candidature en médecine n'étaient guère considérés par leur titulaire que comme des étapes plutôt désagréables vers les chaires de clinique. Pour Léon Fredericq, la physiologie constitue une fin en soi et les fonctions nouvelles

dont il vient d'être investi lui sont un nouvel aiguillon au travail. Le voilà qui, de front, entreprend et poursuit des recherches sur la circulation, la respiration, la chaleur animale, le fonctionnement du système nerveux, la composition du milieu intérieur des invertébrés, les propriétés des albumines et globulines. De nombreux disciples ne tardent pas à joindre leurs efforts à ceux du Maître. Une école de physiologie se constitue à Liège et bientôt la voilà abritée dans le superbe institut auquel le nom de Léon Fredericq est, par décision royale, désormais et combien légitimement attaché. Car c'est lui qui obtint du Gouvernement belge sa création, c'est lui qui en établit les plans et l'équipa pour la recherche, c'est lui encore qui, par ses travaux et ceux de ses élèves, en fit un des principaux centres de recherches physiologiques du monde entier.

De l'œuvre scientifique de Léon Fredericq et des travaux qu'il inspira à ses élèves, il est impossible, faute de disposer de l'espace nécessaire, de donner ici une analyse succincte, ni même une sèche énumération. Quel chapitre de la physiologie n'a-t-il pas abordé ? Quel domaine à l'étude duquel il s'est tant soit peu attardé, n'a-t-il pas enrichi de données fondamentales ? C'est que toujours le problème auquel il s'attaque et s'attache est un problème important, essentiel. S'agit-il de la circulation, ce sont l'enregistrement, la nature et la propagation de l'onde de contraction cardiaque, la fibrillation du cœur, le mécanisme des variations de la pression artérielle qui retiennent surtout son attention. Étudie-t-il la respiration, nous le voyons apporter la preuve irréfutable du rôle primordial joué par l'anhydride carbonique du sang dans la régulation des mouvements respiratoires cependant qu'il précise l'innervation de l'acte respiratoire et démontre la vérité de la théorie suivant laquelle les échanges gazeux sont de simples phénomènes de diffusion. Bien qu'il se refusât toujours à considérer

directement les problèmes que soulève la clinique, maints des faits découverts par lui vont apporter des clartés définitives, entraîner d'importantes conséquences dans le domaine de la pathologie. L'emploi du carbogène (mélange d'oxygène et d'anhydride carbonique) contre la syncope respiratoire ne découle-t-il pas tout naturellement du rôle respiratoire de l'anhydride carbonique sanguin ? La destruction totale ou partielle du faisceau de His, par le procédé de l'atriotomie temporaire de Léon Fredericq ne réalise-t-elle pas les diverses modalités pathogéniques du pouls lent permanent ? Et par la fibrillation des oreillettes entraînant le rythme affolé des ventricules, le savant physiologiste belge n'a-t-il pas expérimentalement provoqué et permis d'étudier *in anima vili* une des plus fréquentes affections cardiaques frappant l'homme : l'arythmie complète ou pulsus irregularis perpetuus ?

Loin de limiter ses investigations physiologiques aux seuls animaux supérieurs, Léon Fredericq poursuit son expérimentation dans toutes les classes du règne animal. La physiologie comparée fut une des disciplines qu'il se plut à cultiver, et là encore, les notions que l'on doit à son labeur acharné ainsi qu'à son ingéniosité expérimentale, sont des plus importantes. Il découvre l'*hémocyanine*, pigment respiratoire de certains invertébrés à quoi il donna son nom et dont la molécule contient, ainsi qu'il en apporte la preuve, du cuivre. On connaît cette curieuse faculté que possèdent un grand nombre d'invertébrés et certains vertébrés d'échapper à un ennemi en s'amputant de l'organe saisi : il entreprend l'étude scientifique de ce phénomène, le baptise et introduit ainsi un nouveau chapitre en physiologie comparée, celui de l'*autotomie*. Par l'étude de l'influence du milieu extérieur sur le milieu intérieur et les tissus solides des animaux aquatiques, il aborde l'analyse du processus par lequel les espèces animales ont, au cours de l'évolution, réussi à

se libérer du milieu marin originel. Problèmes intéressants à maints points de vue et où Léon Fredericq fait encore figure de novateur, problèmes que je cite entre tant d'autres qui ont été l'objet de ses recherches, à cause de l'étude poussée qu'il en a faite, de l'impulsion qu'il leur a donnée.

Cependant, en Léon Fredericq, physiologiste, survivait le naturaliste qu'il avait été, enfant. Insectes, coquillages, plantes, fossiles, minéraux, silex préhistoriques continuaient à l'intéresser passionnément. Fervent admirateur de la nature, il aimait parcourir les bois et les champs. Mais, s'il était sensible à la beauté d'un paysage — les innombrables et très belles aquarelles qu'il peignit au cours de ses randonnées sont là pour en témoigner —, il n'en oubliait pas pour cela la vie qui grouillait à ses pieds, les insectes qui fuyaient à son approche, les pierres que heurtait son bâton de promeneur. Sa joie fut grande lorsqu'il captura à Tilff un diptère inconnu en Belgique ou quand, dans le vallon de Sècheval, il découvrit un minéral nouveau pour notre pays (pyrolisite cristallisée). Méthodiquement, le butin de ses promenades était classé, catalogué et c'est ainsi que Léon Fredericq arriva à cette conviction que parmi les représentants de la faune et de la flore des hauts plateaux de la Baraque-Michel, existent des plantes et des animaux arctiques-alpins qui ne sont que les derniers survivants en notre pays de la faune et de la flore de la période glaciaire. Cette découverte de l'« îlot glaciaire de la Baraque-Michel » lui procura une émotion de qualité très particulière : dans un domaine qui n'était pas rigoureusement le sien, il avait déchiffré une « espèce de rébus posé par la nature ». Grande fut sa satisfaction de voir l'intérêt porté à sa conception par les zoologues, les botanistes, les géologues, de pouvoir enfin participer, avec ses collègues, les professeurs Dehalu et Bouillette, à la création de la Station scientifique de la Baraque-Michel.

Cet Œuvre scientifique imposant par le nombre, la diversité, l'importance ainsi que l'originalité des travaux, brille plus encore peut-être par un trait bien rare : son incomparable solidité. Des constatations qui n'apparaissaient à Léon Fredericq que comme de simples « *curiosa* » scientifiques à ses découvertes les plus marquantes, on ne trouve aucun fait dont il affirma l'existence, qui n'ait été confirmé par après. C'est qu'il s'était toujours gardé de ces hypothèses séduisantes, mais hasardeuses, auxquelles inclinent trop d'esprits contemporains. Grand est l'attrait que, de prime abord, elles exercent parfois; bientôt, il n'en reste rien. Jamais Léon Fredericq ne parut tenté par ces jeux de l'esprit. Aussi ses travaux, semblables par la qualité à ceux qui assurent la réputation de l'excellente école anglaise de physiologie, purent paraître à certains entachés de sécheresse. Leur étroite objectivité et leur concision n'étaient que l'expression de leur remarquable exactitude.

Le culte du fait précis aux contours bien dessinés, nullement estompés de clair-obscur, l'horreur des demi-vérités, de l'à-peu-près, du vague, du flou caractérisait aussi le professeur, le chef d'École. Le cours de physiologie de Léon Fredericq était fait d'admirables leçons de choses. Les phénomènes y étaient exposés avec simplicité, sans effets oratoires, dans leur rigueur, leur nudité, leur éclat, comme des gemmes débarrassées de leur gangue. Dès que la chose était possible, l'expérience, répétée honnêtement devant les étudiants, apportait la preuve, imposait l'évidence de la vérité énoncée, la gravait de façon indélébile dans les esprits. Même souci de la précision dans la surveillance des travaux entrepris par les élèves d'élite qui peuplaient les laboratoires de recherches de l'Institut. Quel soin Léon Fredericq ne mettrait-il pas à guider, à critiquer — de façon toujours bienveillante — leurs essais. Aucun détail ne lui échappait : avec quel amour de la vérité aussi et quelle patience, quelle

inlassable foi dans sa mission, il signalait à ses disciples, les aidant jusque dans la rédaction de leurs mémoires, tel mot qu'il croyait ne pas traduire exactement leur pensée, telle tournure de phrase qui risquait de la trahir, telle lacune dans l'énoncé d'une référence bibliographique. Poursuivant ses propres recherches parmi ses élèves, dans un grand laboratoire commun, il donnait à tous, en même temps que la démonstration de la façon dont il faut conduire un travail, l'exemple de sa prodigieuse activité. Ne lui arrivait-il pas, à la veille de son éméritat, d'immoler en une journée, dix, douze chiens, sans désespérer. Le soir, il avait recueilli la matière d'un de ses merveilleux mémoires, clairs, concis, objectifs, riches de faits et d'idées et dont chacun aussi était et reste encore une leçon.

Ainsi, par son exemple personnel, par son œuvre, par son enseignement, Léon Fredericq imposa chez nous à des générations de médecins, le « penser physiologique ». Il fut aussi de ceux qui contribuèrent le plus à le répandre dans le monde entier. Trop longtemps, la médecine s'était bornée à demander sa documentation, en dehors des salles d'hôpitaux et des chambres de malade, aux seuls amphithéâtres d'anatomie. Les progrès énormes accomplis par la physiologie au cours des soixante-quinze dernières années, allaient imprimer aux sciences médicales une orientation nouvelle et enrichir la pathogénie ainsi que la thérapeutique, de notions fondamentales. Léon Fredericq, dont l'œuvre physiologique fut celle d'un pionnier, fut un des artisans indirects de cette évolution. Il y participa, par ses propres découvertes, certes, mais aussi par les techniques qu'il imagina. Le secret de son œuvre réside peut-être en grande partie dans le fait qu'il sut toujours repérer avec netteté le problème dont la solution est possible et trouver, pour l'élucider, des méthodes expérimentales, des appareils nouveaux, simples, à l'abri de toute critique, n'exposant à aucune

erreur d'interprétation. Ces techniques et appareils : méthode des circulations croisées, procédé de l'atriotomie temporaire, sonde œsophagienne pour l'exploration cardiaque, oxygénographe, aérotonomètre pour ne citer que les principaux, furent aussitôt adoptés par les physiologistes du monde entier. A l'heure actuelle encore, des découvertes d'importance capitale dans maints domaines des sciences physiologiques et pathologiques doivent finalement le jour à l'ingéniosité de Léon Fredericq. Son influence sur l'évolution des sciences médicales s'exerça par d'autres voies également. Si nombreux étaient les travaux sortis de son laboratoire, que, pour les y publier, il se trouva contraint en 1904, de fonder avec Paul Héger les *Archives internationales de Physiologie*, qui ne tardèrent pas à devenir une des principales revues de médecine expérimentale publiées en langue française. Enfin, le « Traité de Physiologie » qu'il écrivit avec J. P. Nuel et qui lui valut le prix quinquennal des Sciences médicales fut, grâce aux multiples éditions qui sanctionnèrent son succès, un important agent de diffusion de la pensée physiologique.

D'innombrables distinctions scientifiques et honorifiques accordées par notre Gouvernement, par les gouvernements étrangers, par les plus illustres académies et les sociétés savantes les plus renommées de l'univers entier devaient apporter à cette vie si belle, toute consacrée au culte désintéressé de la Vérité, un juste couronnement officiel : membre de l'Académie royale et de l'Académie de Médecine de Belgique, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine de Paris, de l'Académie « dei Lincei » et de l'Académie de Médecine de Rome, de la Société de Biologie de Paris, de la Physiological Society, de la British Association for advancement of Sciences ainsi que de maintes autres sociétés savantes, docteur « honoris causa » des Universités de Bruxelles, Groningue, Lausanne, Lyon, Saint-André d'Ecosse, Strasbourg, Léon Fredericq s'était vu attribuer

les plus hautes récompenses scientifiques, notamment le grand prix Lacaze de l'Académie des Sciences de Paris. Il était Grand Officier de l'Ordre de Léopold, Grand Croix de l'Ordre de la Couronne, Grand Cordon de l'Ordre du Nil, Commandeur de la Légion d'Honneur et de la Couronne d'Italie. Il plut enfin au Roi Albert, grand protecteur des sciences, d'ajouter à ces distinctions, à ces récompenses, un titre de noblesse : Léon Fredericq fut fait baron en 1931.

Ces hommages rendus à une carrière scientifique exceptionnellement laborieuse et féconde avaient certes été accueillis avec une légitime satisfaction par celui dont ils reconnaissaient le génie créateur et l'inlassable dévouement à une grande cause, celle de la Science pure. Ils laissèrent toutefois Léon Fredericq aussi simple, aussi cordial, aussi « fraternel » qu'il avait toujours été. Baron comme roturier, on le vit arpenter les rues de notre bonne ville d'un pas alerte, robuste comme un chêne, droit comme un I, les épaules rejetées en arrière, la poitrine large, l'œil vif, parfois un rien moqueur, le visage empreint à la fois d'intelligence autant que de bonté, et toujours aussi peu soucieux des ukases de la mode ou du volume des paquets dont volontiers, il se chargeait. On le devinait considérant toutes choses non du point de vue de Sirius, comme Renan, mais sous leur aspect biologique. Cette vision du monde, si parfois elle put l'incliner vers un humour tempéré de bonhomie, ne fit qu'accentuer le côté profondément humain — au sens le plus élevé du mot — de son caractère. C'est que Léon Fredericq était grand en tout. L'adversité qui le frappa durement dans ses affections les plus chères — tôt il perdit sa femme ⁽¹⁾ et une fille tendrement aimée — le trouva plus cou-

⁽¹⁾ Fille de l'anatomiste, physiologiste et clinicien Antoine Spring, sœur du chimiste Walthère Spring qui tous deux illustrèrent l'Université de Liège, Madame Léon Fredericq appartenait aussi à une famille d'intellectuels : elle comptait notamment dans sa parenté N. von Ringseis, professeur à l'Université de Munich, médecin du roi Maximilien de Bavière et le ministre bavarois Aschenbrenner.

rageux qu'aucun autre. Sous un aspect peut-être un peu froid, il cachait une sensibilité des plus vives, une bonté infinie : jamais il ne consentit à opérer que des animaux parfaitement anesthésiés et c'est avec une joie profonde qu'un jour, il put, au cours d'une de ses promenades sylvestres, rendre la vie et la liberté à un lièvre à demi étranglé dans un lacet. Il avait sauvé une existence ! Son indulgence était extrême. Jamais il ne fit œuvre de partisan, de sectaire. Seule, la vérité trahie par ceux qui devraient la servir pouvait ébranler la « tranquille ferveur » avec laquelle il traversait la vie. De façon habituelle, son humeur était souriante et la joie de se voir dignement remplacé par son fils dans l'Institut qu'il avait créé, compensa largement, au soir de sa vie, le regret de devoir abandonner ses chers laboratoires.

C'est ainsi que, l'âme sereine, entouré de la vénération de tous, Léon Fredericq atteignit, dans un merveilleux état d'équilibre physique et intellectuel, l'heure à laquelle il nous fut, hélas ! ravi. Conservons à la mémoire de ce grand savant et de ce grand Belge le culte que l'on doit vouer à ceux qui ont conduit l'Humanité vers des destins meilleurs !

Jacques ROSKAM.

Chronique

Nominations

Corps professoral

M. E. Moreau est nommé professeur ordinaire par A. R. du 23 septembre 1935.

M. O. Tulippe est nommé chargé de cours près la Faculté des Sciences, par A. R. du 29 juin 1935.

M. F. Dehousse est nommé chargé de cours près la Faculté de Droit, par A. R. du 23 septembre 1935.

M. P. Fraipont est nommé chargé de cours près l'Ecole supérieure des Sciences commerciales et économiques.

M. P. Fourmarier est nommé chargé de cours près la Faculté Technique, par A. R. du 30 septembre 1935.

M. M. De Corte est nommé chargé de cours près la Faculté de Philosophie et Lettres, par A. R. du 28 octobre 1935.

M. Ph. Devaux est nommé chargé de cours à l'Université par A. R. du 28 octobre 1935.

Répétiteur

M. H. Brasseur est nommé répétiteur près la Faculté des Sciences.

Distinctions honorifiques

La Croix de Feu : M. L. Levaux.

Le Prix Kastner-Boursault de l'Académie française : M. L. Levaux.

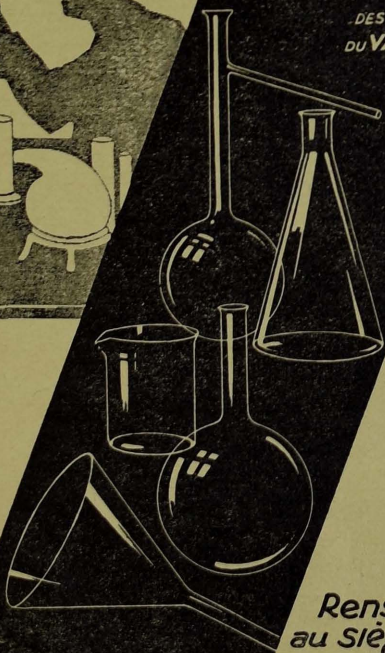
Tables des Matières

	Pages
<i>Editoriaux</i>	1, 49, 113, 163
A. L. CORIN : L'offensive de l'Allemagne contre l'inflation universitaire...	2
L. PHILIPPART : L'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques de l'Université de Paris	34
F. MAGNETTE : L'Université de Liège il y a cent ans	50
A. BRICTEUX : Le millénaire de l'Homère persan	63
A. GRÉGOIRE : Un danger public	82
R. REDSLOB : Le principe des nationalités	114
<i>Nos savants à l'honneur</i> : Manifestation en l'honneur de M. Charles HANOCQ. Discours de M. A. SCHLAG	141
A. BRICTEUX : Essai sur l'épopée finnoise à l'occasion du centenaire du Kalevala	164
<i>Nos savants à l'honneur</i> : L'inauguration du buste de M. WILMOTTE. Discours de M. G. DOUTREPONT	211
<i>Nécrologie</i> : Léon Fredericq, par J. ROSKAM	229
Assemblée générale ordinaire du 4 mars 1935 : Rapports du Secrétaire et du Trésorier, comptes de l'Association	105
Chroniques	43, 161, 239
Table des Matières.....	241

**VERRERIES DE
LABORATOIRE**

EN "BORONICA"

FABRICATION
DES CRISTALLERIES
DU VAL ST LAMBERT



SPÉCIALITÉ
ENTONNOIR

"PARFAITCÔNE"

CONICITÉ PARFAITE

*Renseignements
au siège social des*

CRISTALLERIES DU VAL SAINT LAMBERT

PRÈS LIÈGE BELGIQUE

SOBELPRO

Les Etablissements

HENKART, VAN VELSEN & LAOUREUX

Société Anonyme au capital
de 2.000.000 de Francs

Siège Social : BRUXELLES, 155, Rue de Laeken

Succursale : LIEGE, 24, Rue des Carmes

Ancienne firme LAOUREUX et C^e



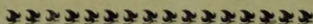
*Installations complètes de
laboratoires Scientifiques ou
Industriels*

APPAREILS, RÉACTIFS
ET PRODUITS PURS

*Bactériologie, Physiologie,
Histologie, etc.*

*Appareils de mesures élec-
triques - Pyrométrie - Ther-
mométrie*

APPAREILS
DE TOPOGRAPHIE
ET DE GEODESIE



COMPTE-TOURS, TACHYMÈTRES
ET TACHYGRAPHES

*Analyses de Co et Co₂ chimiques
et électriques simples et enregistreurs*

*Manomètres indicateurs
de vide et de pression
simples et enregistreurs*

*Fours et Brûleurs "Mékers" pour
usages industriels et de laboratoires*

*Machines pour essais physiques
des métaux et matériaux*

ATELIER DE
RÉPARATION ET D'ÉTALONNAGE

Etude, devis et mise en marche
par techniciens spécialistes

